

LE PAYS DE FRANCE



PHOT. NYDEGGER
(DUNKERQUE)

Gal d'Urbal

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Ma
2.4.6
boulevard Poiss
PARIS

Abonnement pour la France.... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20 Frs

LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 16 AU 23 SEPTEMBRE

L'ACTIVITÉ de notre artillerie devient de plus en plus intense : sur tout le front les pièces de gros calibre, les pièces à longue portée lancent leurs lourds projectiles sur les ouvrages et les cantonnements allemands ; nos aviateurs détruisent les gares et les voies ferrées importantes : ils vont, comme justes représailles des attaques sur les villes ouvertes, porter la terreur dans les capitales ennemies. Mais il n'y a eu encore aucune action d'ensemble d'infanterie.

En Belgique, l'armée belge a riposté avec succès à l'artillerie allemande ; la canonnade a pris quelque intensité vers Ramscapelle, Dixmude, Oostkerke, Oudecapelle, Pypegaal ; des travailleurs ennemis ont été dispersés vers Terfille et vers Rille.

Du côté anglais, bombardements intenses ; les projectiles de nos Alliés ont incendié, le 20, une partie de la forêt d'Houtulst et provoqué une grosse explosion ; la lutte de mines s'est poursuivie avec vigueur. La flotte britannique a de nouveau bombardé en leur causant de graves dégâts les organisations allemandes du littoral belge et notre artillerie lourde de la région de Nieuport a agi en liaison avec elle en contre-battant les batteries de côte qui répondaient au feu des navires britanniques.

En Artois, la lutte d'artillerie s'est accentuée depuis Souchez jusqu'aux bords du Crinchon : tous les jours, les communiqués officiels ont signalé des canonnades violentes entre Angres et Souchez, dans le secteur de Neuville, auxquelles se sont mêlées des luttes à coups de bombes et de grenades aux têtes de sape. Nos pièces ont eu la maîtrise sur les batteries ennemies qu'à plusieurs reprises elles ont réduites au silence ; sur plusieurs points, elles ont mis à mal les mitrailleuses et les lance-mines des Allemands. Puis, vers le 18, la zone du combat s'est étendue sur le plateau de Roclincourt : on a signalé à ce moment des feux de mousqueterie sans engagements d'infanterie.

Le lendemain, les Allemands ont bombardé avec des pièces de gros calibre les faubourgs d'Arras. Le 20, une reconnaissance, sortie de nos tranchées, a ramené quelques prisonniers ; l'ennemi a continué à bombarder les faubourgs d'Arras et les abords de la citadelle. Notre feu a occasionné dans les lignes allemandes des dégâts importants.

En Picardie, même activité de l'artillerie ; le 17, on signale dans la région de Roye des combats à la grenade et des feux de mousqueterie nourris de tranchée à tranchée. Le 19, au sud-ouest de Péronne, près du village de Fay, voisin de la route de Péronne à Amiens, les Allemands font sauter une forte mine et tentent d'occuper l'entonnoir ; ils sont repoussés par notre feu et laissent même des prisonniers entre nos mains. Autour de Roye, l'artillerie continue son œuvre de dévastation et on signale des bombardements du côté de Montdidier, à Armoncourt entre la voie ferrée et l'Avre, à Dancourt, entre les rails et la chaussée.

Sur la rive gauche de l'Oise, le duel d'artillerie est énergique près de Tracy-le-Val, au sud de Noyon, entre l'Oise et l'Aisne. Devant Beuvraignes, le 21, une vive fusillade a lieu, toujours accompagnée des combats à coups de grenades. Devant Fontenoy, à 11 kilomètres au nord-ouest de Soissons, les Allemands exécutent des tirs d'infanterie, mais ne sortent pas de leurs tranchées.

C'est sur l'Aisne, vers Berry-au-Bac, que les actions les plus intéressantes se sont déroulées ; nous y avons remporté un petit succès.

Non seulement les Allemands n'ont pas renouvelé leur tentative d'attaque contre notre tête de pont de Sapigneul, mais, le 19 septembre, nos sapeurs s'emparaient d'un poste d'écoute ennemi ; le lendemain, nous prenions pied sur la rive droite du canal de l'Aisne à la Marne ; les Allemands contre-attaquaient à plusieurs reprises, mais ils étaient constamment repoussés ; ils laissaient sur le terrain une vingtaine de cadavres et des approvisionnements de grenades.

A l'est, au nord du camp de Châlons, sur les hauteurs de Perthes-les-Hurlus et Beauséjour, le canon a tonné sans trêve : nos batteries prenaient le dessus et faisaient taire les pièces lourdes allemandes sur la Suippe ; au

nord de Perthes, elles provoquaient l'explosion d'un dépôt de munitions. Le 21, les Allemands employaient des obus « lacrymogènes » ; nous répondions vivement en bombardant leurs bivouacs et leurs tranchées.

En Argonne, lutte d'artillerie et d'engins de tranchées ; nous avons mis à mal quelques-uns des ouvrages ennemis ; mais il n'y a pas eu d'actions d'infanterie.

L'attention doit se porter sur les événements de Lorraine ; notre artillerie a battu avec succès les positions ennemies tout le long de la ligne qui forme un saillant dont l'extrémité est à Saint-Mihiel. A l'est de Chaillon, à 10 kilomètres au nord-est de Saint-Mihiel, un ballon captif allemand était abattu, et le même jour, 17 septembre, nos canons coupaient devant cette ville le grand pont, un pont de bateaux et trois passerelles ; c'est là un excellent résultat, car il sera maintenant impossible aux Allemands, tenus sous le feu de nos batteries, de déboucher sur la rive gauche de la Meuse.

Nos tirs ont été aussi heureux dans la région de la tranchée de Calonne, dans la forêt d'Apremont, entre Saint-Mihiel et la Woëvre, au nord de Flirey, dans la direction de Thiaucourt. Le 20, nos batteries dispersaient une colonne d'infanterie et son train sur la route de Saint-Maurice à Thillot, aux pieds des Hauts-de-Meuse ; nous maîtrisons donc la grande route qui passe au bas du promontoire d'Hattonchâtel.

Il convient aussi de souligner les effets de notre artillerie à longue portée dont les obus ont atteint la gare de Thiaucourt, où se soude à l'ancienne ligne de l'Est le chemin de fer militaire construit par les Allemands de Saint-Mihiel à Vigneulles ; le ravitaillement des troupes ennemies va devenir difficile.

Nos batteries ont détruit les travaux entrepris par les Allemands pour installer des pièces à longue portée destinées à bombarder Nancy et Lunéville.

Enfin, une action très active de l'artillerie a lieu sur la Seille.

En Alsace, on n'a signalé que des combats d'artillerie. L'ennemi a bombardé l'Hilsenfirst, croupe située entre les sources de la Fecht et celles de la Lauch. Par contre, notre artillerie a réussi à atteindre l'usine électrique de Turckheim, petite ville à 5 kilomètres seulement de Colmar. A l'Hartmannswillerkopf, nous avons progressé dans des combats à coups de grenades.

Nos aviateurs ajoutent de nouveaux exploits à la série de leurs succès. Le 22 septembre une esca-

drille allait bombarder Stuttgart, capitale du Wurtemberg ; une trentaine d'obus étaient lancés sur le palais royal et sur la gare. C'était une réponse aux bombardements dirigés par les Allemands sur les villes ouvertes et les populations civiles de France et d'Angleterre. L'émotion a été considérable en Allemagne : pour l'atténuer, les journaux allemands ont prétendu que nos avions portaient les couleurs allemandes ; ce qui est un mensonge. Stuttgart se trouvant à 220 kilomètres de Nancy, les grandes villes rhénanes ne se sentent plus à l'abri des représailles ; nos avions iront encore plus loin s'il est nécessaire.

La veille de ce raid, un groupe de dix-neuf avions avait jeté une centaine d'obus sur la gare de bifurcation de Bensdorff, à l'est de Morhange, tandis qu'un de nos dirigeables bombardait la bifurcation d'Amagne-Lucquy, où se croisent les lignes de Paris à Luxembourg et de Troyes à Hirson.

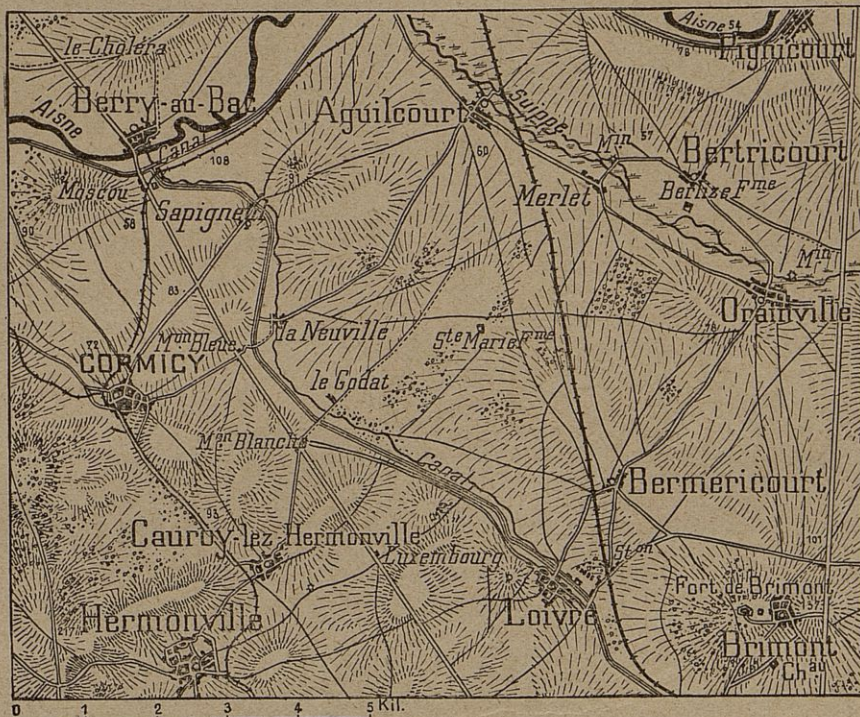
LES OPÉRATIONS ITALIENNES

Il semble qu'un ralentissement se soit produit sur le front italien ; nos alliés consolident actuellement les positions conquises et attendent peut-être que l'artillerie ait agi pour faire un nouveau bond en avant.

Cependant, dans les régions montagneuses du Trentin, l'infanterie italienne a fait des progrès assez sensibles et a conquis plusieurs retranchements ennemis. Toutes les contre-attaques autrichiennes ont été repoussées.

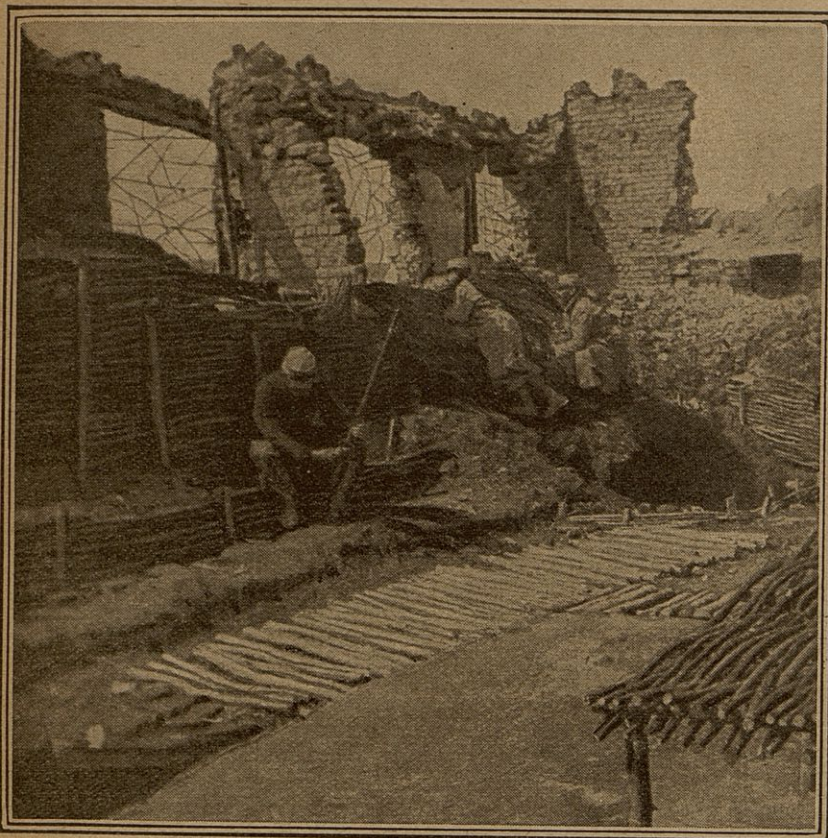
Sur le Carso, nos alliés sont parvenus à déloger l'ennemi du bois Ferro-di-Cavallo dans la zone du mont San-Michele.

Le poète Gabriele d'Annunzio a survolé la ville de Trente ; il a lancé des manifestes annonçant que l'heure de la libération approchait.



LA RÉGION DE BERRY-AU-BAC

DANS LA RÉGION D'ARTOIS



Les ruines de cette maison d'Ablain-Saint-Nazaire ont servi d'abri à nos soldats ; les fenêtres, grillagées contre les grenades, faisaient office de créneaux pour le tir et la surveillance ; un boyau de communication, couvert de rondins, traversait la maison.



Devant Ablain-Saint-Nazaire nos soldats avaient creusé cette tranchée à l'endroit appelé « l'éperon Mathis » ; de là ils dominaient les positions allemandes qui ont été enlevées au cours des furieux combats du commencement de l'été.



Le colonel Enrico Barone, l'écrivain militaire italien bien connu, et M. Holder, directeur du « Telegraaf » d'Amsterdam, ont visité récemment le front de nos armées. On voit ici le colonel Enrico Barone s'entretenant avec le général C... qui commande un corps d'armée dans le secteur d'Artois.

LA FÊTE NATIONALE A BRUXELLES



Les Belges n'ont pu, cette année, célébrer, le 22 juillet, leur fête nationale, les Allemands ayant défendu toute manifestation publique. Cependant les Bruxellois ont eu l'idée touchante d'associer les martyrs d'hier à ceux d'aujourd'hui ; ils ont porté des fleurs au monument de la place des Martyrs ; les bouquets se sont bientôt amoncelés sur les dalles de la crypte.

LA CAMPAGNE DE FRANCE

Les fautes allemandes avant et pendant la bataille de la Marne

par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE

Breveté d'Etat-Major.

L'anniversaire de la bataille de la Marne a provoqué des études de toutes sortes sur le récit de cet événement mémorable. On a rappelé les grandes lignes de cette célèbre bataille dont les détails commencent à nous être connus (1). On s'est surtout appliqué à faire le récit de la lutte en mettant au premier plan, en relief, l'armée française, c'était justice ; mais il semble que si l'on veut bien comprendre cette bataille et l'analyser, il sera nécessaire d'étudier également l'armée adverse, celle que nous avons vaincue.

Du reste, si cette victoire est le résultat des conceptions heureuses du vainqueur, elle est également celle des fautes du vaincu, qui ont aidé puissamment au succès, si elles ne l'ont pas complètement amené. Il paraît donc intéressant de faire actuellement une étude de cette bataille en se plaçant du côté allemand.

On pourra ainsi analyser les mouvements des Allemands, étudier leurs conceptions, voir leurs manœuvres, trouver et dénoncer leurs fautes et les erreurs commises, car il y en a eu et de grosses ; enfin comme complément d'étude, voir ce que cette même armée allemande aurait pu faire pour s'épargner ces fautes et dans quelles situations elle se serait trouvée en face de nos armées.

C'est un travail peut-être ingrat, mais à coup sûr utile, car en recherchant les erreurs de l'adversaire, en les étudiant, on s'instruit pour l'avenir, et on tâche alors de ne point les reproduire.

LA MARCHÉ DES ARMÉES ALLEMANDES

La France fut envahie vers le 26 août au lendemain de la désastreuse bataille de Charleroi et de notre offensive non encore expliquée, dans la région des Ardennes.

Dès lors la marche des armées allemandes peut se comparer à un torrent qui dévale du nord et s'abat sur notre pays. Cette marche fut, en effet, d'une rapidité foudroyante. L'aile droite ennemie était sur notre frontière le 27 août. Le 3 septembre elle se trouva en face de la capitale, à 20 kilomètres à peine de distance de Paris. Elle avait franchi 230 kilomètres en huit jours, soit à une allure moyenne de 30 kilomètres par jour. Ce n'était plus une marche, c'était une course.

Les ordres du généralissime français portaient sagement, qu'on devait, par des combats d'arrière-garde, essayer de ralentir la progression de l'ennemi, mais qu'on ne devait sous aucun motif s'attarder dans la résistance. Il était bien évident qu'en ce moment nous n'étions pas prêts pour reprendre l'attaque.

La course folle des armées allemandes les avait grisées. Elles étaient grisées par le succès du début, grisées par l'invasion heureuse de la Belgique, grisées par les batailles livrées à la frontière qui avaient tourné à leur avantage, grisées par la marche sur Paris, la capitale de la France !... qui tous les jours se rapprochaient d'eux, grisées même par le vin des coteaux de Champagne qu'elles traversaient en ce moment ! C'est dans ces conditions qu'elles arrivèrent vers le 3 septembre sur la ligne Senlis-Soissons-Reims-Vouziers. Leur joie était débordante, leur confiance aveugle, leur croyance dans la victoire prochaine, tout assurée.

Leur masse de cavalerie, qui flanquait leur aile droite marchante, n'appliquait même plus les principes de l'arme : exploration, découverte, renseignements, et comment du reste le faire dans la ruée furieuse vers le sud, lorsque par vingt-quatre heures les troupes de l'aile marchante dévoraient des étapes de 30 kilomètres ? L'exploration n'était plus possible.

Au moyen des taubes qui survolaient les armées, l'état-major allemand était renseigné sur les directions suivies par les colonnes françaises en retraite, mais on négligeait les renseignements sûrs que devait donner l'arme employée au service de l'exploration.

C'est ainsi que certainement l'état-major ignora, ou peut-être voulut ignorer — tant était grand l'orgueil allemand ! la formation d'une masse de troupes françaises, rassemblée vers le 27 août au sud et près d'Amiens ; c'était la 6^e armée française qui se créait.

Au milieu de la retraite, en effet, le généralissime, pensant et prévoyant tout, avait fait avancer ses réserves du centre du pays, et en même temps qu'il donnait l'ordre de former ce noyau d'armée vers le nord-ouest de Paris, il dirigeait sur le centre de sa ligne de retraite la 9^e armée, créée, qui allait venir prendre place dans le dispositif des lignes de résistance française.

(1) Le Pays de France a publié l'étude de la bataille de la Marne dans son n^o 17, 11 février.

La 6^e armée française, sous le commandement du général Maunoury, semble donc avoir été sinon ignorée, du moins dédaignée par l'état-major allemand à la date des 27, 28, 29 août. Elle devait en principe prolonger la gauche française, appuyer l'armée anglaise et former une masse de manœuvres sur le flanc droit allemand. Mais, pas plus que de la « méprisable petite armée anglaise », l'état-major allemand ne s'en préoccupa.

Ce fut une des premières fautes, due en grande partie à la conviction de nos ennemis qu'ils étaient en ce moment sûrs du succès. Ils négligeaient les fractions éloignées de la ligne générale de retraite, hypnotisés qu'ils étaient par la joie de placer l'une de leurs mains sur l'armée battue, l'autre sur la capitale tant convoitée.

La 6^e armée française dut suivre le mouvement général de retraite de nos armées. Placée sous les ordres directs du gouverneur militaire de Paris, elle se replia sur le camp retranché.

Le 1^{er} septembre elle était sur l'Oise ; le 3 septembre, elle arriva dans le secteur nord-est de Paris ; son quartier général à Ecouen. Sa présence devant le secteur le plus menacé de la capitale était nécessaire, le camp retranché de Paris n'étant pas, jusqu'au 1^{er} septembre au moins, en état, hélas ! de supporter une attaque sérieuse.

L'armée Maunoury, que nous désignerons ainsi du nom de son glorieux chef, était rassemblée le 3 septembre dans l'angle formé par les routes Paris-Chantilly, Paris-Meaux ; elle s'étalait dans la plaine de Gonesse et occupait les points en arc de cercle de Puiseux, à Mauregard, à Claye ; elle avait alors la composition suivante :

1^o Groupe des divisions du général de Lamaze : 55^e division de réserve, général Leguay ; 56^e division de réserve, général de Dastein ; elles étaient au rassemblement vers Mauregard, au sud de Dammarville-Thieux.

2^o Brigade d'infanterie marocaine : général Ditté.

3^o Le 7^e corps, dont une division, la 14^e, était commandée par le général de Villaret, passé commandant de corps d'armée, et un de nos plus jeunes et plus remarquables généraux.

4^o La 45^e division active (troupes algériennes, Oran), commandée par le général Drude.

Enfin trois divisions de cavalerie, formant corps de cavalerie, placées sous les ordres du général Sordet, qui sera disgracié et remplacé quelques jours après par le général Bridoux.

Toutes ces troupes, à part la 45^e division qui arrive d'Algérie, ont déjà combattu dans l'Est, ont été transportées par voies ferrées sur Amiens ; elles ont souffert, elles sont fatiguées.

Leur effectif est loin d'être au complet.

Le 3 septembre au soir, l'armée Maunoury compte environ 65.000 combattants. Elle sera renforcée par la suite par la 61^e division de réserve, le 7 septembre ; par le 4^e corps (une division, l'autre restant en appui aux anglais), le 8 septembre ; enfin par la 62^e division de réserve, le 9 septembre.

De plus en réserve générale se trouvera la brigade de fusiliers marins (contre-amiral Ronarc'h), deux bataillons de marche de zouaves, une brigade de spahis qui arrivera à la fin de la bataille de l'Ourcq.

C'est la masse de manœuvres : elle est respectable et non à dédaigner. De 60 à 65.000 hommes le 3 septembre, elle passera à 80.000, 90.000, 100.000 et 120.000 hommes le 9 septembre.

Le camp militaire retranché de Paris est du reste encore défendu dans son pourtour par quatre divisions territoriales qui occupent leurs

secteurs de défense ; toutes ces troupes sont animées du plus héroïque patriotisme. L'aile droite allemande était arrivée dans la journée du 3 septembre (par son extrême droite) en vue de la capitale. Le IV^e corps de réserve occupait en effet les points de Creil, Senlis, Chantilly, même Luzarches où était entrée une patrouille. Les autres corps de la première armée marchaient sur des directions parallèles : Compiègne, Crépy-en-Valois, Attichy, Vic-sur-Aisne, Villers-Cotterets.

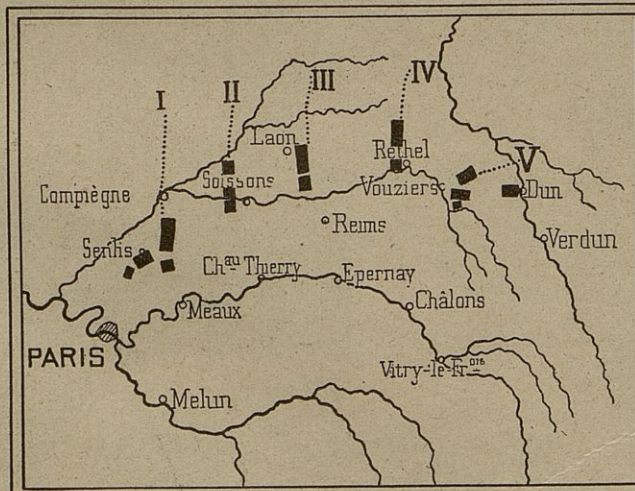
Les autres armées, la II^e, la III^e surtout, la IV^e et la V^e étaient en retrait de l'alignement indiqué par la première. Elles n'avaient pu progresser aussi rapidement, soit par suite des batailles malheureuses d'avant-gardes livrées le 30 août à Guise, par exemple, soit par suite des difficultés du terrain vers l'est dans l'Argonne.

Le 3 septembre, le graphique des armées allemandes indique bien la forme générale de leur front : en croissant, l'aile ouest fortement avancée vers le sud.

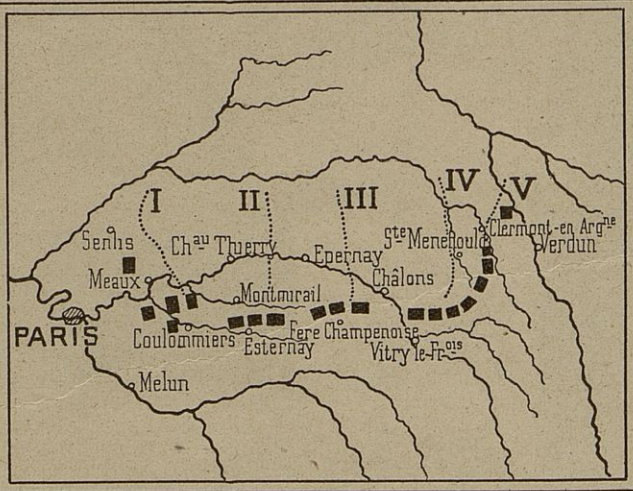
C'est donc encore bien la forme enveloppante, celle qui est préconisée

EMPLACEMENT DES ARMÉES ALLEMANDES

Le 3 septembre au soir



Le 5 septembre au soir



La simple comparaison de ces deux cartes montre avec évidence la faute stratégique que les armées allemandes ont commise entre le 3 et le 5 septembre ; en deux jours, d'enveloppantes elles sont devenues enveloppées.

dans l'état-major allemand pour les attaques générales ; ils sont dans la logique de leur théorie ; ils l'appliquent.

Deux jours plus tard, le 5 septembre, à la veille de la grande bataille, le graphique nouveau indiquera une disposition nouvelle du front. La ligne générale, de concave qu'elle était le 3 septembre, est passée convexe le 5. Enveloppantes le 3 septembre, les armées allemandes sont devenues enveloppées le 5. La situation a donc été complètement changée à leur désavantage. C'est le résultat d'une faute stratégique. Il appartenait au grand état-major allemand de régler la marche des différentes colonnes ; il fallait jalonner la ligne des fronts chaque jour et ne point permettre une modification au dispositif initial qui répondait à une idée tactique admise : l'enveloppement de l'aile de l'adversaire.

Somme toute, les Allemands poursuivaient une armée battant en retraite, mais certes pas une armée vaincue ; elle le fit voir du reste quelques jours après ; il eût donc été sage de maintenir l'ardeur de certaines têtes de colonnes et ne point permettre que de ce chef résultât une modification dans le dispositif de marche. Mais nos ennemis étaient si sûrs de la victoire, ils avaient la conviction si profonde d'être déjà vainqueurs, que rien n'arrêta le désir de la marche précipitée.

Le 3 septembre, la 1^{re} armée, von Klück, arrivée en vue de Paris, semblait dans les jours suivants vouloir tenter un coup hardi sur la capitale. L'événement aurait eu du reste un grand retentissement. Bien qu'il ne pût espérer, avec ses moyens propres, s'emparer de haute lutte d'un camp retranché militaire qui contenait plus de deux millions d'habitants, von Klück avait peut-être rêvé d'y jeter la terreur, de provoquer l'émeute, en tout cas de produire un événement colossal !

Cette solution entraînait bien dans les vues et les idées de l'empereur allemand, mais dans la nuit du 3 septembre une modification s'imposa dans la direction de marche des corps de la 1^{re} armée. (Les premiers indices parurent dans la soirée du 3 septembre.)

On reconnut que les corps d'armée s'infléchissaient vers le sud-est et par suite allaient défilier devant la capitale.

Saura-t-on jamais le motif réel de cette modification aux ordres primitifs ? (1).

Sans doute le but recherché, le seul, le vrai, « livrer bataille », devait conduire toutes les forces actives vers les armées en retraite, mais n'entraînait-il



LE GÉNÉRAL VON KLÜCK ET SON ÉTAT-MAJOR

pas une arrière-pensée dans les combinaisons du kaiser, et ne paraît-il pas qu'il eût désiré provoquer avec sa première armée, un événement heureux pour le succès de ses armées, en faisant pression sur la capitale de la France ?

En tout cas quel que fût le motif du changement de direction de la première armée allemande, elle ne devait pas, ne pouvait plus ignorer, qu'elle s'était butée dès le 3 septembre en vue d'une agglomération de troupes, sérieuse, dans le secteur nord-est de Paris ; que ces troupes nombreuses étaient un danger, et qu'on ne pouvait point négliger.

Laisser une flanc-garde forte d'un corps d'armée (VI^e corps de réserve) sur l'Ourcq comme le fit von Klück, ce n'était pas suffisant ; ce n'était pas une solution, c'était au contraire une faute tactique qui devait amener plus tard un désastre.

AVANT LA BATAILLE

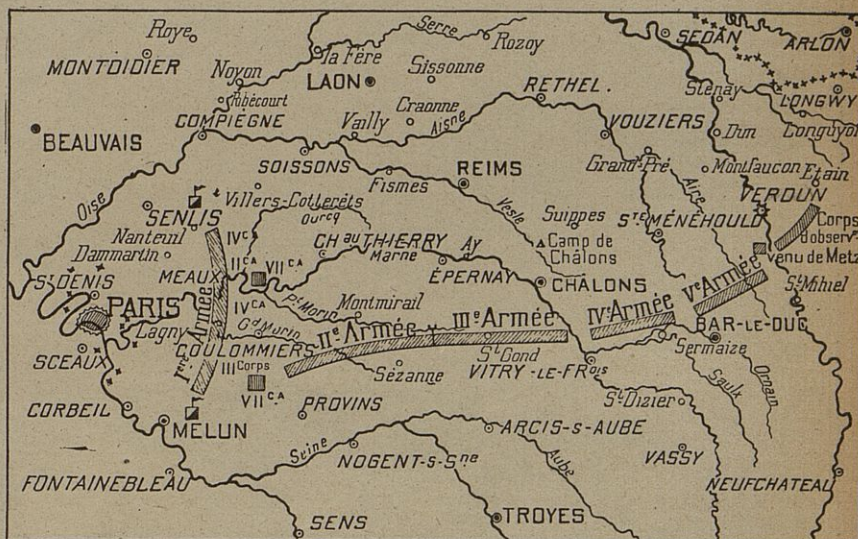
Première solution

Pour parer au danger créé par la situation stratégique des armées allemandes à la date du 3 septembre, danger qui allait augmenter au fur et à mesure de leur marche vers le sud, il y avait plusieurs solutions.

La première, la plus simple, et celle qui convenait le mieux aurait été de détacher franchement la 1^{re} armée, von Klück, et de la placer en corps d'observation devant le camp retranché de Paris. Cette armée aurait ainsi continué son mouvement en pivotant sur sa droite et serait venue s'établir face à l'est de la capitale, à cheval sur le cours de la Marne. Formant écran, et protection très suffisante pour l'aile droite allemande elle aurait, de par sa position, paré à toutes les situations créées par les troupes de défense de Paris. Elle était très en force : six corps d'armée, deux corps de cavalerie. En plaçant avec soin ses réserves, elle pouvait même encore contribuer à la bataille générale avec un de ses corps d'armée. Toutes les autres armées : II^e, III^e, IV^e, V^e n'avaient pas à modifier leur direction, mais l'aile gauche devait accélérer sa marche, et disposer de toutes ses forces en rappelant les

corps d'armée sur la rive droite de la Meuse. La place de Verdun aurait été tenue en observation par un corps détaché de Metz.

Cette solution présentait l'avantage de ne rien changer au dispositif précédemment adopté. Il est vrai qu'on se privait du bénéfice énorme de l'appoint de la première armée dans la grande bataille, mais ici il est à remarquer que l'aile gauche française, formée de l'armée anglaise, vers Melun, ne donnait aucune crainte pour une offensive sérieuse par suite de la composition même et des formations de l'armée alliée, non encore aguerrie.



Masquer le camp retranché de Paris avec la totalité de la première armée.

Les armées allemandes pour livrer la grande bataille auraient donc disposé des quatre armées restantes, soit 18 corps d'armée, peut-être d'un corps d'armée de la 1^{re} armée (VII^e), soit au total 19 corps d'armée. Elles n'auraient eu en face d'elles que les quatre armées françaises et l'armée anglaise, soit 16 corps français et la valeur de 2 corps anglais (les 3 corps d'armée anglais ne comptaient pas plus de 60.000 hommes). Les chances étaient encore pour elles, quant au nombre tout au moins.

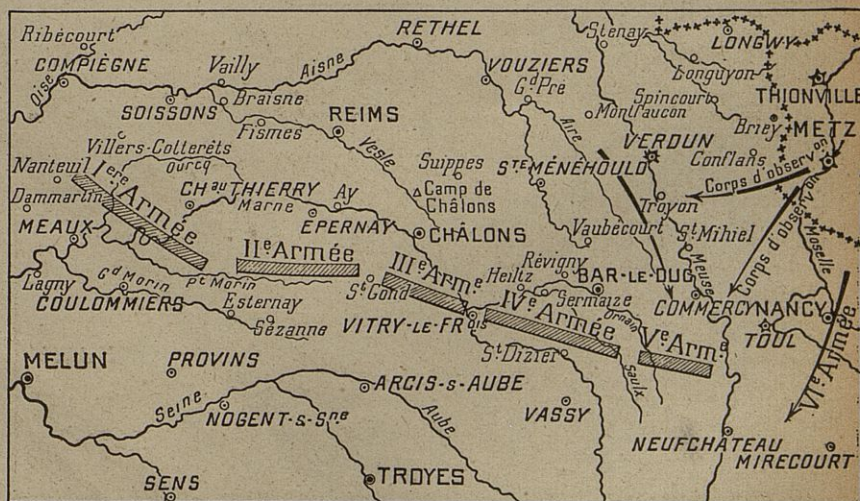
Deuxième solution

La seconde solution, plus radicale, consistait à modifier complètement le plan primitif, puisque les événements venaient d'imposer de nouvelles dispositions.

L'aile droite, primitivement *aile marchante*, devait s'arrêter dès le 3 septembre aux abords de la capitale, en observation ; elle devenait dès ce moment *pivot*. Toutes les autres armées auraient continué leur mouvement précédemment entamé, l'aile gauche passant *aile marchante*, rappelant à elle tous ses éléments (ses cinq corps d'armée) et accélérant l'allure pour former le mouvement de conversion vers le sud. Les places de Verdun et de Toul auraient été tenues en observation par des corps venus de Metz, et l'opération, qui fut projetée le 20 septembre sur Saint-Mihiel, aurait été de suite déclanchée, donnant à l'aile gauche allemande une communication directe avec le camp retranché de Metz, source de secours de toutes sortes.

Enfin, la VI^e armée, qui prononça du reste son offensive sur Nancy, sous les yeux mêmes du kaiser allemand, aurait dû être en forces suffisantes pour vaincre la résistance et pouvoir percer sur la Meurthe et la Moselle, facilitant ainsi la marche de l'aile gauche allemande.

Cette solution, peut-être plus difficile à obtenir sur le moment (corps d'observation à lancer sur Verdun et Toul ; offensive suivie de succès sur Nancy), présentait l'avantage de laisser dans le dispositif de bataille général la 1^{re} armée tout entière, qui formait toujours l'aile droite. C'était six corps



L'aile droite allemande s'arrête dans son mouvement dès le 3 septembre aux abords de la capitale ; elle devient alors pivot. L'aile gauche renforcée devient aile marchante.

d'armée, et des meilleurs, qui entraient sur le front de combat ; au besoin l'aile droite de cette première armée pouvait encore s'avancer en vue de Paris dans le secteur nord-est et alors produire l'impression morale tant recherchée sur la capitale.

Quoi qu'il en soit, et il serait oiseux de rechercher ici les solutions et de faire des hypothèses, il fallait parer au danger immédiat qui allait se développer tous les jours à partir du 3 septembre, au fur et à mesure de l'entrée générale de toute la ligne de bataille entre les deux grands camps retranchés de Verdun d'une part, de Paris de l'autre.

(A suivre.)

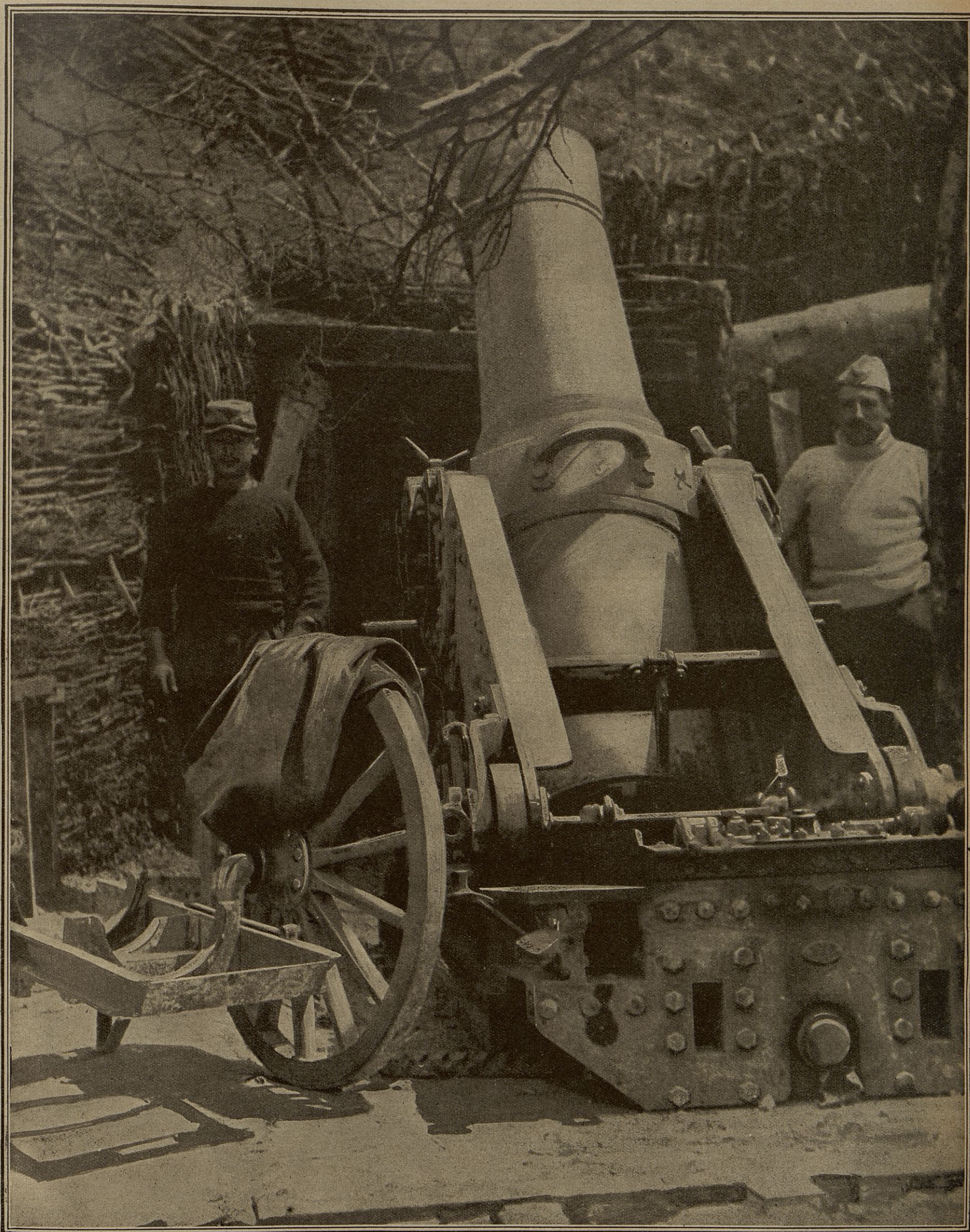
(1) Lire dans le numéro 16 du *Pays de France*, 4 février, l'article de la Nuit du 3 septembre, écrit à cette époque et qui surtout envisage les visées des armées allemandes sur le camp retranché de Paris.

LE 75 L'A ÉCHAPPÉ BELLE



La batterie de 75 bien dissimulée avait cependant été repérée, car une grosse « marmite » est venue éclater à quelques pas devant elle, produisant une impressionnante excavation ; notre 75 n'a pas bronché ; il semble se moquer de ses adversaires kolossaux ; il va reprendre sa musique rapide et terrible, et autrement efficace.

NOTRE ARTILLERIE LOURDE



Ce monstre d'acier, court et trapu, formidable dans ses effets, est un mortier de 270 installé auprès de nos deuxième lignes dans la région d'Artois ; il envoie des projectiles de 250 kilos à une distance de plus de 15 kilomètres sur les positions allemandes et lorsque ses obus tombent sur les ouvrages ennemis on peut croire que ceux-ci ont été bouleversés. La grosse pièce est admirablement dissimulée à la vue des aviateurs ennemis.

VILLAGES DE LORRAINE



Comme tous les villages de Meurthe-et-Moselle qui se sont trouvés sur la ligne de feu, Gellenoncourt a beaucoup souffert de la bataille ; ses maisons portent la trace des obus et des balles ; cependant l'incendie l'a épargné et le clocher de son église se dresse debout, près de l'humble cimetière, comme un signe d'espérance.



Le village d'Haraucourt, voisin de Nancy, a été fortement éprouvé par les combats qui se sont livrés dans la région ; la toiture de la plupart des maisons s'est effondrée ; l'église a été à moitié détruite ; les habitants ont fui et les cyclistes militaires qui traversent les rues désertes sont impressionnés par la désolation qui règne dans ces lieux.

LES CHEFS DE NOS ARMÉES DE L'EST



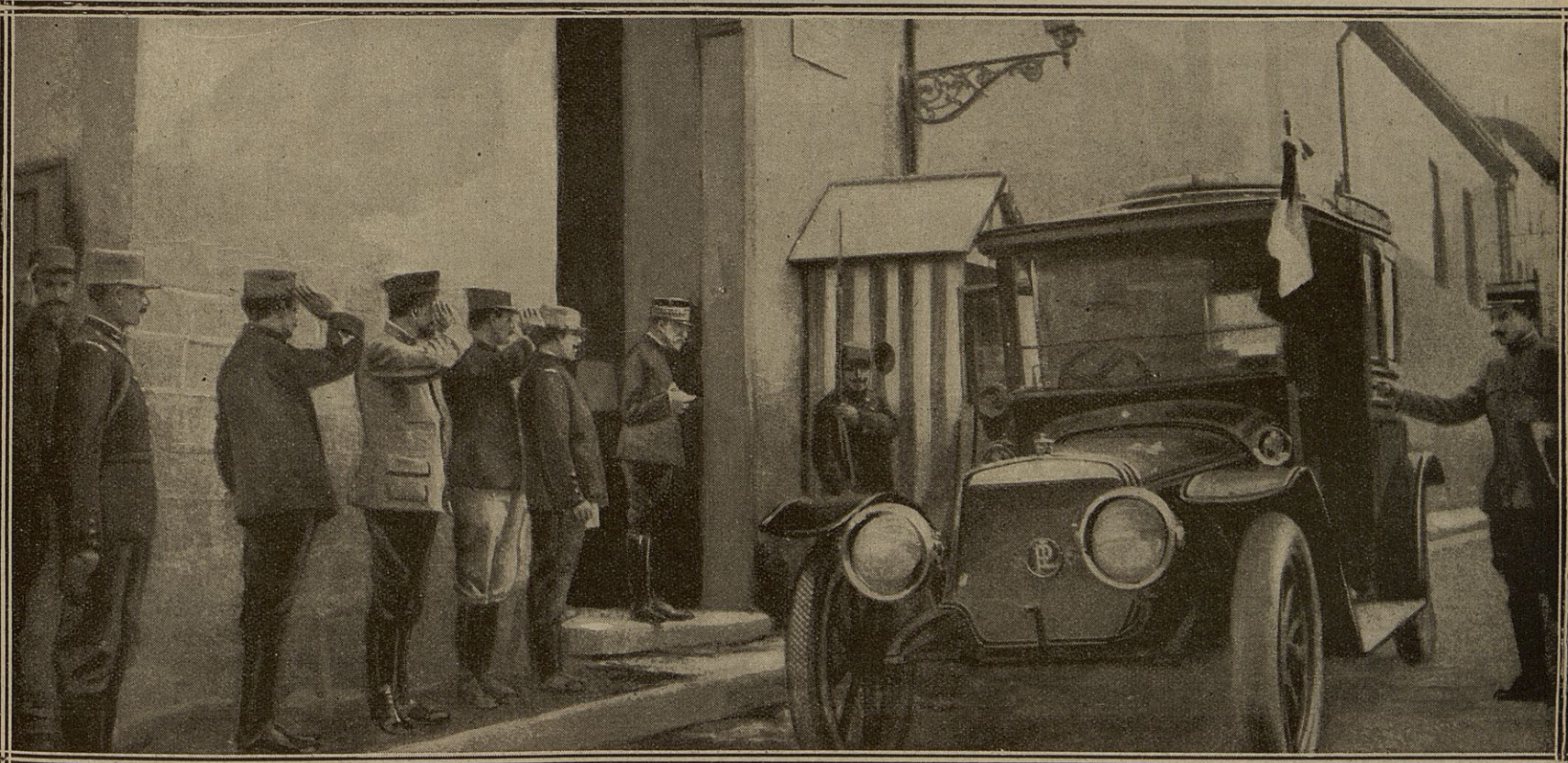
Une colonne de prisonniers allemands est amenée du front ; sur le trottoir se trouvent le général Humbert et ses fils ; les prisonniers allemands passent, en rectifiant la position, devant leur vainqueur.



Nommé, en remplacement du général Sarrail, au commandement de la 3^e armée, le général Humbert vient faire ses adieux.



Le général Humbert quitte les troupes qu'il commandait en Lorraine pour rejoindre son nouveau poste.

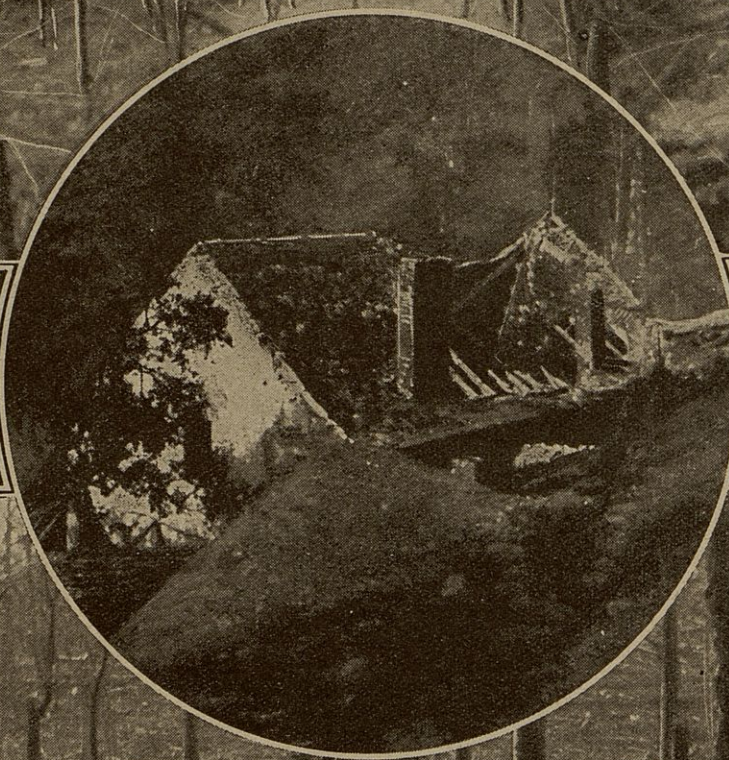


C'est le général G... qui a remplacé le général Humbert à la tête des troupes de Lorraine ; le voici en automobile arrivant au quartier général d'où il dirigera les opérations.

AU BOIS LE PRÊTRE



Le bois le Prêtre a été le théâtre de combats sanglants ; c'est pas à pas que nos troupes ont avancé, organisant à mesure le terrain conquis. Voici un réseau de fils de fer qui a deux cents mètres de profondeur.



Dans le médaillon, la maison du père Hilarion qui se trouve presque au milieu du bois le Prêtre dans un ravin ; auprès de la maison coule une fontaine dont les communiqués officiels ont parlé si souvent.



Cette partie du bois le Prêtre a été bombardée par les grosses pièces allemandes en même temps que par leurs engins de tranchée ; aussi le séjour y était-il particulièrement dangereux. La tranchée, dont nous donnons ici la photographie, a été tellement bouleversée qu'il a fallu la retaire exclusivement avec des sacs de terre ; au milieu on voit un officier coiffé du nouveau casque.

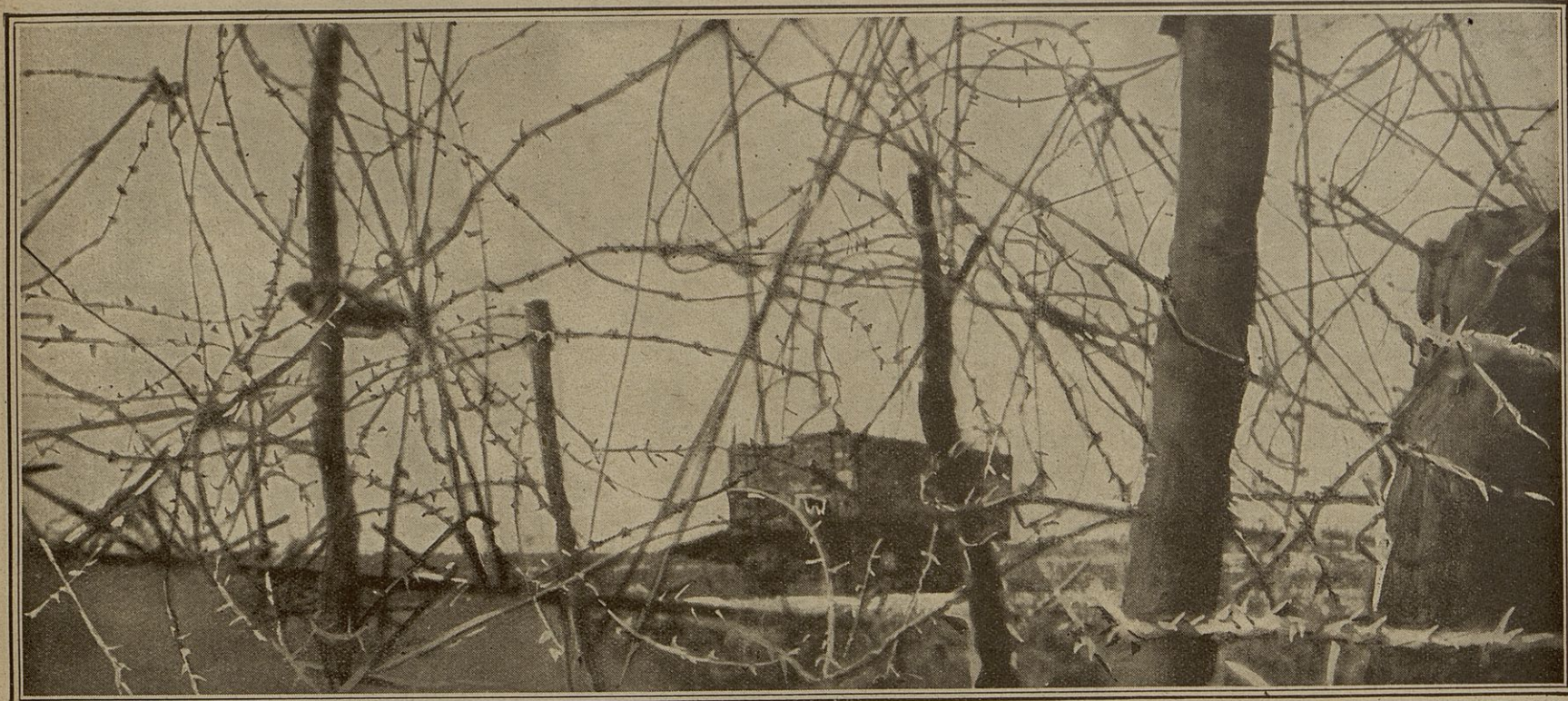
HÉROÏSME D'ARTILLEURS ITALIENS



Dessin de LEVEN et LEMONIER.

Une tranchée autrichienne gênait l'avance des troupes italiennes ; pendant la nuit quelques artilleurs amenèrent à cinquante mètres une pièce de 75 et ouvrirent un feu d'enfer sur la tranchée ennemie. Mais à l'aube, les batteries autrichiennes furent braquées sur le canon et l'enveloppèrent d'une nuée de projectiles ; les artilleurs italiens ne bronchèrent pas ; ils furent tués l'un après l'autre ; leur chef, resté seul, continua à tirer sans relâche, noir de fumée, couvert de sang...

TRANCHÉES EN CHAMPAGNE

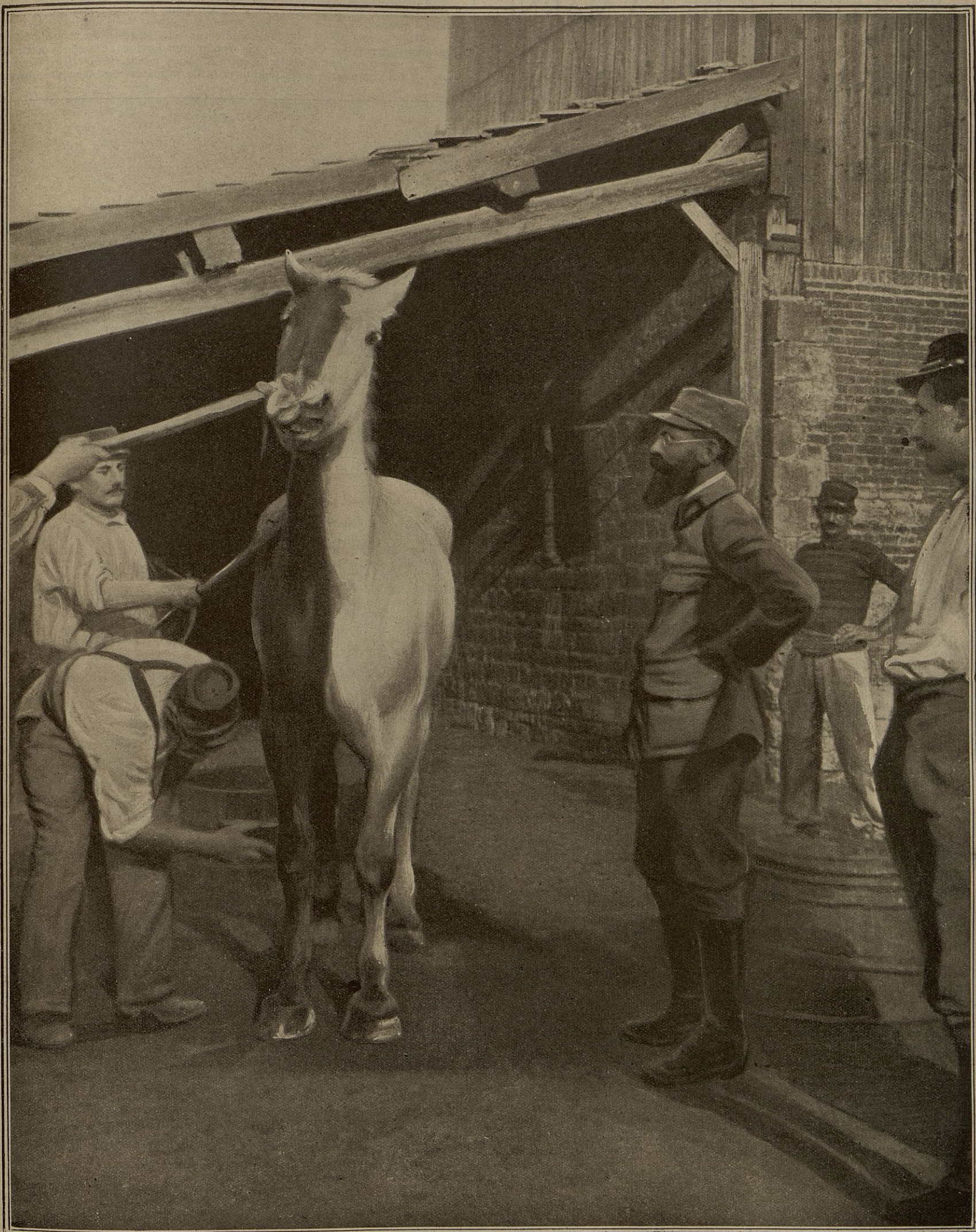


Cette photographie a été prise d'une de nos tranchées de première ligne, en Champagne ; devant le réseau de fils de fer barbelés on aperçoit un fourgon automobile abandonné par les Allemands lors de leur retraite ; depuis, il est resté entre nos lignes et un poste allemand, à 30 mètres de celui-ci. Ce fourgon sert de rempart à nos soldats pour attaquer de temps à autre le poste ennemi.



L'heure de la soupe a sonné ; cuistots et gargouillots ont été exacts et le rata est arrivé sans grand retard ; les poilus se sont installés tant bien que mal dans cette tranchée de première ligne et ils font honneur au repas qui vient de leur être apporté ; ainsi réconfortés, ils reprendront leur poste de surveillance et ils attendront patiemment que l'on vienne les relever.

L'UNIFORME POUR TOUS



Comme les soldats, les chevaux doivent avoir leur uniforme ; il faut qu'ils soient aussi peu visibles les uns que les autres ; toutes les robes blanches, pommelées ou pie ont disparu ; elles faisaient tache sur la verdure et les équipages du train ou de l'artillerie étaient trop facilement repérés ; on les a d'abord dissimulées sous une couche de teinture verdâtre ; les pauvres chevaux étaient ridicules ainsi ; on leur donne maintenant une teinture noire et les bais-bruns vont foisonner dans l'armée.

L'AVIATION A LA BATAILLE DE LA MARNE

Avant la bataille de la Marne, on ignorait encore ce qu'on pouvait attendre de l'aviation. Rares étaient les chefs qui avaient confiance. Nombreux étaient ceux qui prétendaient que des hommes avaient opté pour elle afin de s'embusquer ! C'est elle qui dut s'imposer par un travail continu, efficace, prodigieux. Elle triompha des indécis, fit taire les malveillants, provoqua la victoire qui repoussa les Allemands menaçants.

En effet, le colonel Carlos Fernandez, attaché militaire du Chili à Paris, raconta ce fait extraordinaire dont il fut témoin en assistant aux diverses phases de la bataille : « Grâce à l'aviation, dit-il, le haut commandement a connu l'existence d'un trou, entre les armées de von Bulow et de von Hausen, ce qui a permis au général Foch de pousser sa pointe en avant. Ce trou était le résultat du mouvement de retraite de Bulow. »

L'aviation française déclanche la victoire

Il se produisit dans le voisinage de Vitry-le-François. Le général Foch se hâta de profiter de l'occasion. Une colonne d'infanterie, appuyée par de l'artillerie, fut lancée dans cette direction. L'artillerie prit position de façon à balayer le terrain à la fois dans les directions du nord-est et du nord-ouest. Les deux armées allemandes, convergeant vers leur point de jonction, furent ainsi exposées en même temps sur leur front et sur leurs flancs.

La retraite s'imposait pour elle, retraite qui dégénéra bientôt en véritable déroute. Les pertes ennemies furent plus considérables que les Français ne le crurent alors. Un officier d'artillerie des nôtres, dont la batterie se trouvait à l'extrémité est du coin formé par la colonne du général Foch et qui ne se rendait pas alors compte de la manœuvre, fut extrêmement surpris de la débâcle allemande et crut même au début qu'il s'agissait d'une feinte. Sur ce point, l'ennemi avait en effet trois corps d'armée opposés à deux corps français et semblait résolu à une offensive opiniâtre.

Cet événement capital qui déclancha la victoire se produisit le 8 septembre. Mais il ne faut pas croire qu'il soit isolé. Nous en pouvons citer d'autres.

Au début de la retraite nous ne savions pas encore très bien quelles forces nos adversaires mettaient en face de nous. On pensait que l'Allemagne disposait de 25 corps d'armée actifs, dont quatre ou cinq attribués au front russe, et nous ne pensions pas qu'elle lancerait contre nous, dès le premier mois, 22 corps de réserve et 8 de landwehr, soit 55 corps d'armée au total. Grâce à une reconnaissance aérienne, les yeux du commandement furent dessillés.

Au cours d'une expédition, l'observateur s'était rendu compte du débarquement de deux corps d'armée allemands en des gares voisines du territoire belge. Comme les corps d'armée ennemis avaient été soigneusement repérés, nos chefs furent très surpris de cette arrivée inattendue. Afin de bien s'en assurer, nos aviateurs durent renouveler leur exploration. Elle leur montra les forces indiquées, échelonnées, en formation de marche, sur les routes conduisant des gares de débarquement vers l'intérieur de la Belgique. Il n'y avait plus de doute à avoir : les Allemands mettaient en première ligne des corps d'armée de réserve. Tandis que l'Allemagne affectait 52 corps d'armée au front occidental, elle disposait de 22 corps d'armée dont 4 de l'armée active, 11 de la réserve et 7 de la landwehr sur le front russe, indépendamment des corps austro-hongrois. La reconnaissance aérienne modifiait donc toutes les idées que nous nous étions faites des forces ennemies et permettait de prendre aussitôt les mesures nécessaires pour remédier à cet accroissement de troupes.

Une des divisions de notre 6^e armée ayant fléchi à l'aile gauche sous le flot toujours renouvelé des assaillants près de Nanteuil-le-Haudouin et Crépy-



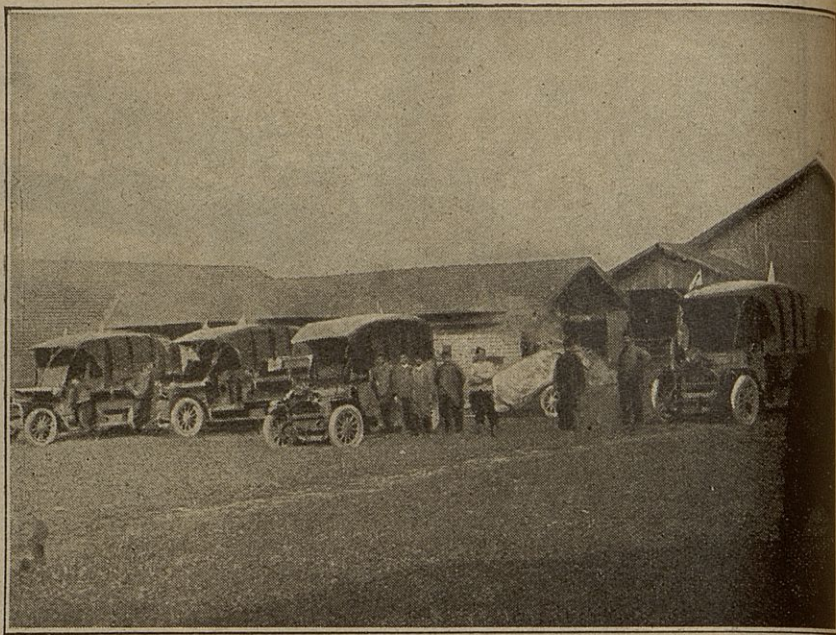
LE GÉNÉRAL D... VA PARTIR EN AVION POUR OBSERVER LES POSITIONS ENNEMIES

en-Valois, deux de nos aviateurs s'en aperçurent du haut de leur tribune céleste. Ils allèrent aussitôt en informer le général Maunoury. Une division de renfort fut envoyée et provoqua la retraite de l'ennemi sur ce point, mouvement qui se généralisa bientôt sur tout le front.

Citerai-je aussi l'exploit de ces deux biplans qui, ayant reçu pour mission de couper la ligne de chemin de fer de Soissons par où se ravitaillaient les Allemands, eurent la chance de projeter leurs bombes sur la voûte d'un tunnel qui s'effondra. La voie fut obstruée et par bonheur un train de munitions qui s'y trouvait à ce moment fut embouteillé au delà de Soissons. Les ennemis envoyèrent aussitôt des équipes considérables d'ouvriers pour dégager la

ligne et permettre de reprendre le transport, mais toute la journée les deux avions firent la navette entre leur port d'attache où ils se ravitaillaient et leur cible où ils accumulèrent les dégâts et les morts. L'effet de cette attaque se fit aussitôt sentir ; nettement on se rendit compte que les batteries ennemies ralentissaient leur feu pour, à la fin du jour, le cesser complètement faute de munitions.

Dans la région de Verdun comme sur tout le reste du front, nos pilotes faisaient merveille. C'est dans ce secteur que l'avion se signala particulièrement comme régleur d'artillerie parfait. Mais avant de décrire l'œuvre qu'il permit d'accomplir, il nous semble utile de rappeler une anecdote qui montre



LES TRAINS AUTOMOBILES QUI SUIVENT LES AVIONS MILITAIRES

l'héroïsme et la présence d'esprit des pilotes militaires que tout le monde ignorait et qui pourtant avaient déjà une valeur égale à celle des plus réputés champions. Le 5 septembre, le sergent C... et son mécanicien V... victimes d'une panne, devaient atterrir entre les lignes françaises et allemandes à Mussey. Là ils se trouvaient en terrain découvert sous le feu ennemi : repérés, ils servaient de cible. Les deux voyageurs de l'air restaient à leur poste, prêts à accepter la mort, mais non sans avoir lutté jusqu'au bout et essayé tous les moyens possibles d'y échapper. Le sergent C... remarqua que les rafales de six marmites arrivaient ensemble et qu'un petit espace de temps séparait leur succession. Comme les bombes en tombant formaient un épais nuage de fumée, il décida de mettre à profit cette espèce de rideau providentiel. Il prit son vol au moment où une série venait de s'abattre et son plan réussit à merveille, lui permettant de s'évanouir à la vue des Prussiens dans l'ouate des projectiles. Il revint à son poste, porteur de documents de la plus haute importance.

Ce vol rappelle celui qu'avait fait, quelques jours auparavant, le lieutenant R... Descendu de 1.800 mètres à 200 par les remous que causait le tir d'une batterie spéciale, ce pilote vit pendant la chute son appareil passer par toutes les positions possibles. Il réussissait cependant à redresser son biplan et à se poser auprès de la forteresse de Longwy, lui aussi entre les lignes adverses. L'artillerie ennemie était heureuse de l'aubaine et tirait sans discontinuer sur lui qui, très calme, très placide, se préoccupait peu de ces salves et apprenait simplement à son observateur la manière de mettre en marche l'hélice afin de continuer le vol. La leçon ayant porté ses fruits, l'appareil étant prêt à reprendre l'air, le lieutenant R... dédaignant les attaques d'artillerie et d'infanterie repartit non sans recevoir une grêle de balles dans les ailes et les longerons. Mais aucun organe essentiel ne fut atteint et le biplan put revenir sans autre mal à l'état-major.

Le repérage de l'artillerie allemande

Il était intéressant de rapporter ces deux incidents identiques, car ceux qui en furent les héros se trouvèrent associés le 8 septembre dans les vols qui permirent de réaliser l'une des plus belles prouesses aériennes des débuts de la guerre. Grâce aux renseignements, repérages, puis réglages du lieutenant R... et du sergent C..., dans la région Triaucourt, Vauécourt et ferme La Vaux-Maire, la moitié de l'artillerie du 16^e corps allemand fut détruite de fond en comble par nos batteries. Dix heures de vol furent nécessaires pour mener à bien cette entreprise que l'un de ses auteurs narrait dans une lettre à un ami :

« L'aviation continue à faire de bonne besogne. Depuis le 5 septembre, je travaille surtout avec l'artillerie. Pour étreindre ma croix, j'ai fait démolir par l'artillerie du ...^e corps, le 8 septembre, la moitié de l'artillerie allemande opposée à la nôtre. Le matin j'avais reconnu soigneusement les batteries ennemies, après quoi j'avais réglé le feu des nôtres. J'avais alors le plaisir de voir de là-haut nos obus explosifs de 75 tomber au cœur des batteries boches. Dans l'espace d'une minute, deux caissons sautaient.

« C'est le grand jour pour l'aviation d'artillerie et, du même coup, me voilà spécialisé. Je ne m'en plains pas, car c'est tout à fait intéressant et d'une importance capitale... Avec les tirs actuels à longue portée, l'artilleur : 1^o ne sait pas où sont les objectifs ennemis ; 2^o le sachant, il ne sait pas s'il les atteint ; ces inconvénients disparaissent avec l'aviation.

« Peu après, j'ai surpris une division massée, prête à l'attaque. Elle était à portée de nos 75, qui en ont instantanément fait un monceau de cadavres. On l'a constaté le surlendemain dans le mouvement en avant : quatre mille cadavres ont été laissés ainsi sur le terrain, parmi nos ennemis, et je ne vous étonnerai guère en vous apprenant que je n'ai éprouvé nul remords ! »

La joie et la fierté compréhensibles de l'officier lui font oublier son précieux collaborateur le sergent C... qui fut aussitôt nommé adjudant.

Au cours de la bataille de la Marne, où nos aviateurs firent preuve d'une si belle énergie et d'une inlassable activité, les incidents furent nombreux, on le pense.

Un pilote de l'armée du général Sarraill, l'adjudant V..., faillit être cap-

turé ou tué dans son appareil. Alors qu'il évoluait à 15 kilomètres en arrière des lignes, à moins de 2.000 mètres d'altitude, il fut soudain victime d'une double panne. Le moteur s'arrêta net. L'aviateur fait alors des prodiges pour allonger son vol plané. Il y réussit grâce à son habileté et à son sang-froid, et arriva au-dessus de nos troupes presque au ras du sol, après avoir échappé au tir nourri des ennemis.

C'est le maréchal des logis P... d'O... qui, au cours d'une reconnaissance autour du Grand-Couronné de Nancy, acquiert la conviction, par l'apparat et l'importance du cortège qu'il aperçoit, que Guillaume II est là, attendant le moment de fouler notre territoire. Hélas ! le pilote n'a pas de bombes à bord. Sa révélation semble si extraordinaire qu'on ne veut pas y croire et pourtant elle était confirmée peu de temps après, trop tard.

C'est la tempête qui, dans la nuit du 12 septembre, détruit les hangars de toile qui abritaient à Ligny-en-Barrois, les avions de l'armée de Verdun. Presque tous les avions étaient endommagés et mis hors d'usage. Les seuls susceptibles de voler encore prenaient leur vol, le lendemain, au moment de la déroute allemande en faisant, grâce à ce recul, un bond de 80 kilomètres en avant.

C'est le capitaine R..., ayant une panne de moteur et étant obligé d'atterrir en territoire ennemi. Il brûle son appareil. Aux lieux, les uhlans surviennent, se mettent à sa recherche. Il parvient à se dissimuler dans une forêt qui est battue dans tous les sens pendant la nuit. Au petit jour, il aperçoit un marais et sans hésitation va s'y étendre. Il reste là quelques heures, puis les Allemands abandonnant leurs recherches, il rampe jusqu'à nos lignes où il réussit à rentrer ne formant qu'un paquet de boue.

La cinquième arme à l'œuvre

Les pilotes anglais ne restaient pas inactifs de leur côté. Aussi, le 9 septembre, le général Joffre adressait-il à sir John French, le message suivant :

« Veuillez agréer mes remerciements tout particuliers pour les services que nous rend chaque jour le corps des aviateurs anglais. La précision, l'exactitude et la régularité de leurs renseignements dénotent une organisation parfaite et la haute valeur de leur entraînement tant chez les pilotes que chez les observateurs. »

Ces aviateurs, durant la bataille de la Marne, accomplissaient quotidiennement plusieurs reconnaissances dont aucune n'était inférieure à 170 ou 200 kilomètres. Ils repéraient la position exacte des forces ennemies avec une précision qu'on ne pensait pas trouver chez des hommes qui ne semblaient pas encore aussi aguerris que les nôtres à ces sortes de travaux délicats entre tous.

Ils parvenaient en outre à abattre cinq aéroplanes ennemis.

D'ailleurs les Allemands concevaient une crainte qui touchait à la terreur dès qu'ils apercevaient un avion allié.

« Les aviateurs français, écrivait un soldat, le 17 septembre, ont accompli des faits merveilleux. Nous ne pouvons pas nous en débarrasser. Quand l'un d'eux nous a survolé, dix minutes après nous recevons des shrapnells sur nos positions. »

Il est difficile cependant de donner avec une réelle ampleur l'idée du travail effectué par la cinquième arme. A part les faits capitaux que nous avons signalés, les renseignements rapportés qui permettaient à nos chefs de pouvoir établir ou modifier leur plan de bataille, semblent au profane un amas d'incidents sans importance, un peu énigmatiques, sans lien. Et pourtant c'est avec ces petits riens que le haut commandement agissait en toute connaissance de cause, sachant tout des opérations de l'ennemi, et se rendant compte de ses moindres mouvements grâce à l'œil céleste qu'il avait à sa disposition. Nous nous contenterons d'extraire le passage d'un carnet de route d'escadrille pour montrer les rapports que faisaient les aviateurs à leur retour à la volière :

7 SEPTEMBRE. — B... des M... part avec 23 obus de mélinite qu'il lance sur des rassemblements ; il disperse un régiment d'artillerie sur la route de Sompuis. Il repère 80 canons derrière des talus et bois mis sur la route de Courdemanges à Blacy.

8 SEPTEMBRE. — B... des M... avec le capitaine P... repère 15 batteries ennemies dans la direction Châlons-Sommers, Maisons-en-Champagne. La ligne de combat semble suivre sensiblement la voie ferrée qui va de Vitry à Revigny, par Blesmes. A Montut-l'Abbaye, terrain d'atterrissage. En arrière de la Marne, nombreuses réserves, parcs d'artillerie. L'infanterie allemande occupe la ligne boisée du canal de la Marne au Rhin entre Pléchancourt, Busson et Etrepy. L'artillerie ennemie occupe la rive droite de l'Ornain. De Saint-Jean à Vanault-les-Dames, voitures au grand trot semblant constituer des sections de munitions. A 3 kilomètres au nord de Vitry, sur la grande route de Châlons, convoi d'une longueur de 3 à 4 kilomètres semblant en position d'attente. De nombreuses voitures automobiles d'état-major sillonnent à toute allure dans les deux sens la route Châlons-sur-Marne-Vitry-le-François.

L'aviateur et son observateur doivent se contenter de regarder et non d'interpréter. Avec les bribes qu'ils rapportent, les chefs construisent un édifice. Grâce aux renseignements qui leur sont fournis, ceux-ci établissent aussitôt sur la carte le plan de l'adversaire. Ils savent où va se porter l'effort, ils découvrent les points faibles. Impossible de bluffer, de dissimuler des vides derrière un rideau d'hommes factice.

L'aviation allemande ne sut pas tirer le même parti de ce qui se déroulait sous ses ailes. C'est ainsi que ses pilotes ne s'étaient pas rendu compte de la consistance de l'armée de Paris qui, dissimulée pour la plus grande partie, soit dans l'enceinte, soit dans la banlieue très peuplée, n'avait pu être discernée et évaluée. Aussi le général von Klück n'avait-il laissé, en flanc-garde — sur la ligne en avant de l'Ourcq, — que le 4^e corps de réserve, dont

il jugeait les 40.000 hommes suffisants pour contenir les forces qui couvraient Paris de ce côté.

Au sujet des aviateurs allemands, les passages suivants extraits du carnet de route du lieutenant von Hiddessen, tué en février près de Verdun, sont suggestifs ; ils renseignent sur les préoccupations de ces officiers pendant la bataille de la Marne, au moment où se jouait la destinée de deux peuples :

5 SEPTEMBRE. — Châlons est fortement occupée : XII^e corps d'armée et XIX^e corps de réserve. Bu du champagne sur la place du Marché.

6 SEPTEMBRE. — Vers midi, encore une fois en ville : réquisitionné un très beau fusil de chasse dans les magasins d'un armurier, des munitions et un siège de chasse. A l'Hôtel de Ville, réquisitionné deux poignards.

7 SEPTEMBRE. — Reconnaissance pour le compte de la 23^e brigade d'infanterie. On apprend que Joffre cherche à obtenir ici une décision.

8 SEPTEMBRE. — L'attaque de nuit a coûté d'énormes pertes. Le drapeau du bataillon a passé par seize mains.

9 SEPTEMBRE. — On annonce au 19^e corps d'armée qu'un avion allemand a fait explosion dans les airs. On constate plus tard qu'il s'agit de l'Albatros de von Hursttau, observateur Neumann. Un obus l'a frappé en plein. On apprend que l'armée va être reportée en arrière, parce qu'elle s'est trop avancée. La II^e armée soutient un combat difficile, de même la IV^e qui est attaquée, mais repousse l'adversaire. Le détachement n° 6 annonce que la IV^e armée a eu du succès. Notre armée devait reculer jusqu'à la Marne.

10 SEPTEMBRE. — On prend nos autos pour transporter les blessés. En attendant, je vais à la chasse. A Villeneuve, il y a mille blessés, un seul médecin sans pansements. Quatre grands blessés doivent être abandonnés. Dans une grange, deux mourants. A l'un, il manque la moitié droite de la figure et l'œil, à l'autre un éclat d'obus a ouvert la poitrine et le ventre. Plusieurs sont là depuis dimanche sans secours médical, avec un pansement provisoire, et nous sommes vendredi ! Chez beaucoup il y a déjà la gangrène. A Châlons, tout est bondé de blessés. Beaucoup n'ont rien pris depuis trois ou quatre jours. J'ai vu aujourd'hui les horreurs de la guerre dans toute leur étendue !

11 SEPTEMBRE. — Le capitaine Blomberg m'annonce que l'ennemi a attaqué notre aile droite dans la soirée et que le XII^e corps de réserve a dû reculer. Reconnu un terrain d'aviation près de Souain. Tous les officiers qui ont volé contre l'ennemi reçoivent du général Happer la Croix de Fer. Entretien avec le kronprinz de Saxe, un joli petit gaillard. Le lieutenant-colonel Haase nous explique la situation, d'après un entretien avec Moltke, chef de l'état-major, qui avait passé la matinée à Suippes. Notre armée devra être retirée encore quelque peu : 1^o pour diminuer le front de bataille ; 2^o pour se trouver à la même hauteur que les II^e et IV^e armées.

12 SEPTEMBRE. — Visite, près de Vaudre, le château de Mumm, bien connu, lieutenant de réserve dans le régiment de cuirassiers de Brandebourg. Souper avec le détachement n° 12. Rôti de chevreuil. Nous apprenons que Beaulieu est tombé avec l'observateur Dallwig. Au détachement 1, Gresch est tout seul. Jahnov avec Koch est tombé. Blutgen avec l'observateur Heyden a disparu. Baudissin est blessé. C'est évidemment beaucoup. La perte du brave Beaulieu est dure.

13 SEPTEMBRE. — Le quartier général du corps de la Garde arrive et nous flanque à la porte de nos cantonnements. Avec Steintencron et Perschau à la chasse aux lapins.

Les aviateurs voient la défaite de l'ennemi

Le spectacle le plus beau et le plus tragique que seuls nos pilotes pouvaient voir dans toute son ampleur fut celui de la libération de notre territoire violé. Et nous terminerons sur ces lignes publiées à l'époque par le *Standard* qui reproduisait les impressions d'un aviateur :

« Voici le rapport fort intéressant dressé par un pilote qui, parti des environs de Vitry-le-François, survola le nord de la Marne, obliqua à l'est de Reims, inspecta Verdun, puis revint en zig-zag jusqu'à Soissons.

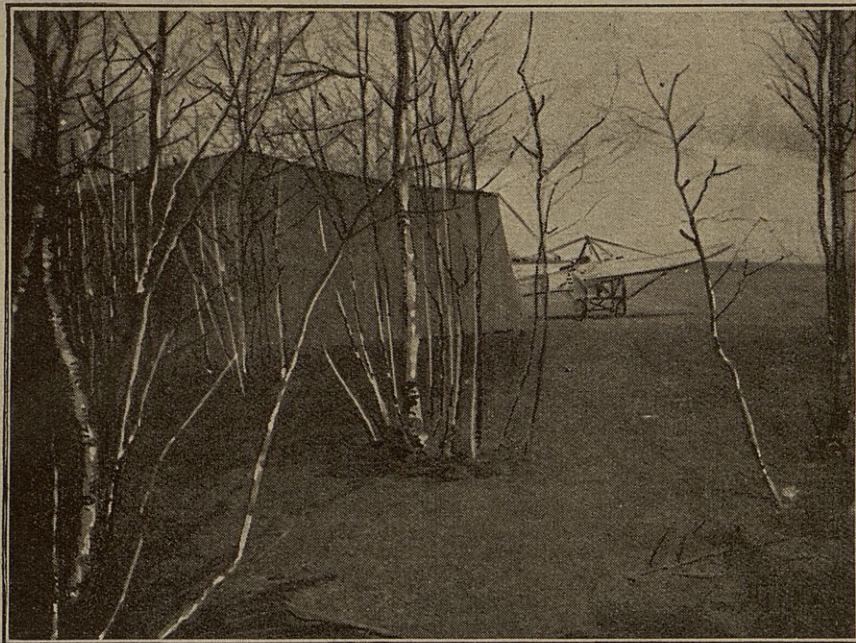
» Ce qu'il vit, c'est la retraite ; ou plutôt la déroute, l'impressionnante déroute des Allemands. Le spectacle était curieux, de ces colonnes innombrables, se déroulant comme des rubans grisâtres, à travers la plaine, avec une rapidité étonnante, les uns fuyant vers le nord, les autres vers le nord-est. Toute discipline semblait abolie parmi ces débris d'armées. Les soldats couraient à travers champs, trouaient les haies, perçaient les taillis.

» Ces troupes venaient d'être durement éprouvées ; elles avaient perdu la plupart de leurs officiers. Beaucoup avaient jeté leur fusil dans la hâte d'échapper aux alliés. Cette déroute ne s'est pas cependant produite sur le coup d'une panique soudaine. Elle était le résultat d'une longue résistance, maintenue pendant cinq jours par tous les moyens dont dispose la science militaire allemande. Au début, la retraite s'exécuta en ordre, mais la poursuite des alliés lui enleva bientôt ce qui lui restait encore d'allure méthodique... »

Grâce aux avions, le commandement sut immédiatement la portée de la victoire. Grâce à eux, il connut pendant toutes les péripéties de la bataille, les mouvements exacts de l'ennemi. Grâce à eux, l'artillerie put tirer avec une efficacité et une précision mathématiques. Grâce à eux, la liaison fut parfaite entre les diverses armées. Grâce à eux et à leurs bombes, des troupes se préparant à l'attaque furent anéanties.

Et la bataille de la Marne était pour l'aviation une sorte d'épreuve, quelque chose comme le brevet élémentaire. Maintenant elle a gagné tous ses diplômes, elle a terminé ses études, elle va, grâce à sa nouvelle organisation, produire encore plus qu'elle n'a donné, encore davantage que les plus optimistes l'espèrent.

JACQUES MORTANE.



HANGARS D'AVIATION DISSIMULÉS DERRIÈRE UN BOQUETEAU

UNE FEMME FACTEUR



Soit aux champs, soit à la ville, la femme française fait preuve, pendant cette longue guerre, d'une énergie et d'une constance qui étonnent ceux qui l'avaient méconnue. Partout où il l'a fallu, elle s'est mise crânement à la place du mari ou du fils absent ; dans quelques communes, elle n'a pas reculé devant les kilomètres que parcourait son mari facteur ; elle a pris la boîte aux lettres en sautoir et elle est partie faire la distribution ; ce qui nous a valu le gracieux tableau que reproduit cette photographie.



CHAPITRE DOUZIÈME

(Suite)

Ils partirent ainsi, doucement, avec mille précautions, par crainte de heurts trop violents qui eussent augmenté les souffrances du blessé...

Maintenant, ils se reconnaissaient ; là-bas, pas bien loin, à trois kilomètres au plus, passait une route qui appartenait aux nôtres, et où ils avaient l'espoir de rencontrer une voiture permettant le transport plus rapide de l'enfant jusqu'à une formation sanitaire...

Soudain, des ombres surgirent, à cent pas en avant d'eux, paraissant leur barrer le chemin...

Une patrouille qui sans doute les avait vus, car elle fit halte, les attendait.

Ils s'arrêtèrent eux aussi, indécis sur ce qu'il convenait de faire.

— J'crois qu'y va falloir y aller de ses rigolos, mon lieutenant, fit Roussel..., si on veut passer...

— Il faut passer, déclara Roger...

— Bien, on pass'ra...

Et le sous-officier, déposant à terre le corps du blessé, ajouta :

— J'avais devant, voir de quoi y retourne... ; vous en faites pas, mon lieutenant, on passera...

Et décrochant de l'épaule son mousqueton, il s'avança en rampant jusqu'à ce qu'il fût arrivé à une cinquantaine de pas de la patrouille ; mais ça avait été une fausse alerte ; les Allemands ne les avaient nullement écartés et reprenaient leur marche.

Quand ils se furent éloignés, Roussel revint vers son compagnon et, portant leur cher fardeau, ils repartirent à leur tour...

Déjà, au milieu des champs noyés d'ombre,

Sur six hommes dont se composait la patrouille, cinq avaient été touchés sérieusement et le sixième tourna les talons, lorsque les deux hommes atteignirent enfin la route...

— Bon sang ! fit Roussel, en s'épongeant le front, y en a qui disent que, en automne, les nuits sont fraîches... Moi, j'trouve pas... et vous, mon lieutenant ?

CHAPITRE TREIZIÈME

Prétextant un voyage en Auvergne dont elle était originaire, brusquement, M^{me} Vigouroux avait, un beau jour, quitté Kercoat et pris le train pour Paris.

Là, grâce à ses relations de famille, elle avait obtenu une commission d'infirmière pour une des formations sanitaires du front ; et quelques heures plus tard, elle débarquait à Amiens, d'où elle gagnait la zone de combat...

Une ambulance de première ligne venait précisément de se voir enlever en quarante-huit heures deux de ses plus actives dames de la Croix-Rouge et l'arrivée de cette nouvelle recrue, jeune et pleine de bon vouloir, fut accueillie avec enthousiasme...

Depuis plus de cinq semaines, elle était donc là, dans ce village à demi détruit par la guerre, pris et repris successivement une demi-douzaine de fois par l'ennemi et par nous, finalement demeuré entre nos mains, mais que l'artillerie boche, dans ses jours de colère, prenait plaisir à arroser de mitraille, sans aucun but stratégique, uniquement pour le plaisir...

Alors c'était le déménagement précipité des blessés dans des casemates improvisées, où l'on attendait, relativement à l'abri, la fin de l'ouragan.

Le calme revenu, on remontait au jour et le trantran quotidien reprenait son cours...

Trantran douloureux et plein d'angoisse, fait de courts moments d'accalmie et d'arrivages incessants d'automobiles, de chars à bancs, voire même de caçolets, amenant leur douloureux chargement de blessés...

Quel spectacle impressionnant que celui de ces épaves humaines arrivant, toutes sanglantes, du champ de bataille, baignées encore de la sueur héroïque du combat, frémissantes de la lutte de laquelle les rejetaient un éclat d'obus, un coup de baïonnette, ayant encore aux lèvres le rictus du hurlement de rage et, dans les yeux, l'éclair de joie féroce du bon combat !

Combien différents pour M^{me} Vigouroux ces

sa vie au salut de la patrie, elle, elle offrirait l'activité de sa jeunesse et la tendresse émue dont son cœur était plein.

Il y aurait ainsi entre eux, malgré les kilomètres et les kilomètres qui les séparaient, communion de pensée et d'attitude qui les rapprocherait...

Et, depuis ce jour, en pleine bataille, les oreilles assourdies par l'écho si proche du tumulte armé, les yeux emplis du spectacle douloureux des malheureux apportés, tout bouillants de la fournaise, elle demeurait sans émotion à la vue des marmites dont à l'improviste se trouvaient arrosés les frères abris où stoïquement elle et ses compagnes prodiguaient leurs soins et leurs consolations aux blessés, et elle vivait vraiment de la seule vie que son cerveau conçût acceptable, en cette époque de tourmente...

Quand, par hasard, sa pensée se reportait vers la solitude pleine de paix de Kercoat, aussitôt elle s'en détournait avec horreur : se pouvait-il vraiment qu'elle eût pu passer un seul jour dans cette indifférence qui, autant que la plus infranchissable barrière, la séparait de celui auquel appartenait son cœur.

Jusqu'alors, ce n'était pas la différence de classe qui socialement les tenait éloignés l'un de l'autre, mais seulement, uniquement, leur différence d'attitude, lui, ayant fait à la patrie le sacrifice de sa vie, elle assistant, pour ainsi dire indifférente, au drame dans lequel se jouait le sort de son pays.

Combien il lui paraissait supérieur à elle ! et combien humblement elle se comparait à lui !...

Alors, le désir ardent, sinon de l'égaliser, du moins de se hausser vers lui, l'avait poussée à se lancer, elle aussi, dans la tourmente et depuis qu'elle était là, elle se sentait plus digne du défenseur héroïque qu'elle aimait...

Elle mettait dans l'accomplissement de son devoir un tel zèle, une telle intelligence, et en même temps une pitié si douce, qu'elle faisait l'émerveillement des docteurs et de ses compagnes elles-mêmes, des professionnelles, cependant, de cette mission de douleur et d'énergie.

Toujours la première, elle accourait aussitôt qu'était signalé un convoi de blessés ; et ardente à se pencher sur les infortunés, sachant faire le geste qui apaise et dire la parole qui reconforte, dominant à chaque arrivée l'angoisse qui lui tordait le cœur à la pensée de découvrir au milieu des pansements improvisés, sous la mitraille, le visage de celui dont l'amour était toute sa vie...

Brusquement, un matin, comme dans la cour de l'école où était installée l'ambulance elle assistait au débarquement d'un convoi, elle tressaillit et ses mains étreignirent sa poitrine pour y comprimer les battements affolés de son cœur.

Là, à quelques pas d'elle, au milieu du grouillement des convoyeurs et des blessés, ne venait-il pas de lui sembler reconnaître un visage de soldat déjà vu ?

Mais oui, ces traits vermillonnés, cette moustache hirsute, ces yeux bleus rieurs, ces lèvres toujours prêtes à lancer la blague...

Et un nom lui échappa :

— Roussel !...

Le maréchal des logis se retourna, promenant autour de lui un regard surpris.

— Roussel, répéta-t-elle, certaine maintenant de ne s'être pas trompée, et allant à lui...

Lui aussi la reconnut et s'exclama :

— Ah ! bon dieu de sort ! en voilà bien d'une autre !... madame la baronne ici !... ben quoi... qu'est-ce qui s'pass' donc ?...

Mais elle, la gorge étreinte, brûlant de savoir et redoutant d'apprendre, interrogea tout bas :

— Le lieutenant ?... dites-moi... comment ?

— Comment il va ?... frais comme l'œil, madame la baronne... ; je l'quitte voilà une heure... et du diable s'y s'attendait à vous savoir si près !

Elle respira, et de ses paupières closes, soudain, coula silencieusement sur sa joue pâlie une larme d'angoisse...

Mais tout de suite, Roussel l'arracha à son émoi...

— C' qu'y va êtr' content de vous savoir ici !...

— Gardez-vous de le lui dire... cela pourrait le troubler, lui enlever son courage...

Elle parlait contre le poignant désir qui la tenait ; mais elle pensait que peut-être serait-il capable de commettre quelque imprudence pour la venir voir...

— Bien au contraire, expliqua Roussel, il faut qu'il vous sache ici, pour avoir confiance, pour être certain que vous ferez un miracle... que vous lui sauverez son gosse... Il l'aime tant !...

— Son gosse ! répéta-t-elle machinalement, ne comprenant pas...

Le maréchal des logis étendit la main vers une limousine qui, dans la cour, attendait, derrière une longue file de voitures, son tour de débarquer son fardeau ensanglanté...

— Son frère, madame la baronne... Vous vous rappelez le petit de Roscoff, qui venait le voir à l'ambulance, chez vous ?...

(A suivre).



arrivages de ceux qui mettaient tant d'animation dans la petite gare de Roscoff !... et quelle énergie il avait fallu tout d'abord à la jeune femme pour dominer son trouble à la vue de tout ce sang frais et de cette chair meurtrie.

Mais à la pensée qu'au moment même où ses mains délicates maniaient avec une précaution maternelle ces pauvres enfants, celui qu'elle aimait de toute la puissance de son âme pouvait, lui aussi, être amené dans quelque ambulance perdue du front et se trouver, sanglant, inanimé, confié à des mains de femme, desquelles peut-être dépendait son sort ; cette pensée lui avait mis de la vaillance au cœur et, héroïquement, elle, — néophyte dans cette mission douloureuse et sacrée, — elle avait dominé ses nerfs et affronté, avec le sang-froid d'une longue expérience, les plus épouvantables blessures...

Miracle de l'amour, que cette subite transformation d'une nature fine et délicate en une robustesse d'âme et de cerveau indispensables au salut des pauvres enfants que lui confiait le sort...

Comment avait-elle pris cette soudaine résolution de troquer son existence calme et retirée de Kercoat contre cet enfer, où le danger était embusqué à chaque minute du jour et de la nuit ?

Elle-même ne l'eût pu expliquer ; mais, un matin, elle s'était éveillée, ayant honte du calme indifférent dans lequel elle vivait, alors que, là-bas, d'autres vivaient au milieu du grondement de la canonnade et des gémissements douloureux des blessés ; surtout, elle avait pensé que se rapprocher de la ligne de feu serait se rapprocher davantage encore de l'aimé, — non pas tant par la distance diminuée que par l'existence nouvelle qui serait sienne.

Pendant que, lui, offrait à chaque instant du jour

s'apercevait le ruban plus clair que formait la route et ils estimaient tout danger évanoui, quand soudain, derrière eux, des coups de feu éclatèrent ; la patrouille les avait aperçus et revenait en courant sur eux...

Les deux hommes se consultèrent du regard.

— Mon lieutenant, fit Roussel, chargez-vous du p'tit... et continuez sans traîner... ; moi, je couvrirai la retraite... On verra bien c'que ça donn'ra...

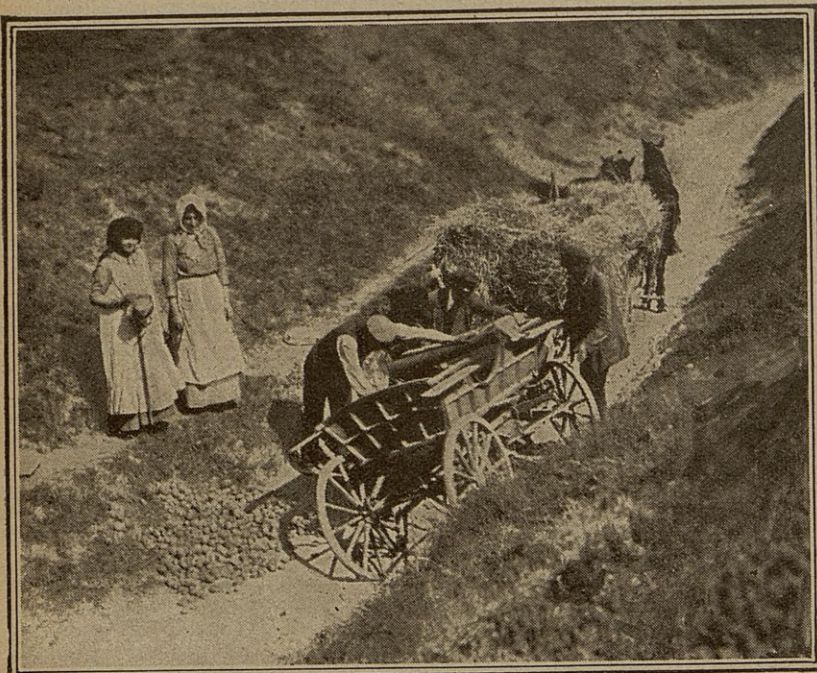
Sans attendre la réponse de l'officier, il empoignait doucement le corps inerte de Chuchuniou et s'apprêtait à le placer sur le dos de Roger ; mais celui-ci prit le blessé dans ses bras, expliquant :

— Non... pas sur mes épaules ; des fois qu'il arriverait une balle...

L'ainé songeait que, portant le petit dans ses bras, toute l'épaisseur de son corps à lui formerait rempart devant Chuchuniou.

Et il s'en fut, d'un pas rapide, indifférent au plomb qui lui sifflait aux oreilles, tandis que Roussel, son mousqueton à la main, reculait pas à pas, faisant face à l'ennemi dont il contenait la poursuite, avec une cranerie admirable, poursuite qui, d'ailleurs, dut cesser faute de poursuivants.

SUR LES ROUTES DE LA POLOGNE



Une grande partie de la population de la Pologne russe a fui devant les hordes teutonnes et autrichiennes. Voici des paysans polonais qui partent avec les armées russes en emportant ce qu'ils ont pu sauver de leurs biens.

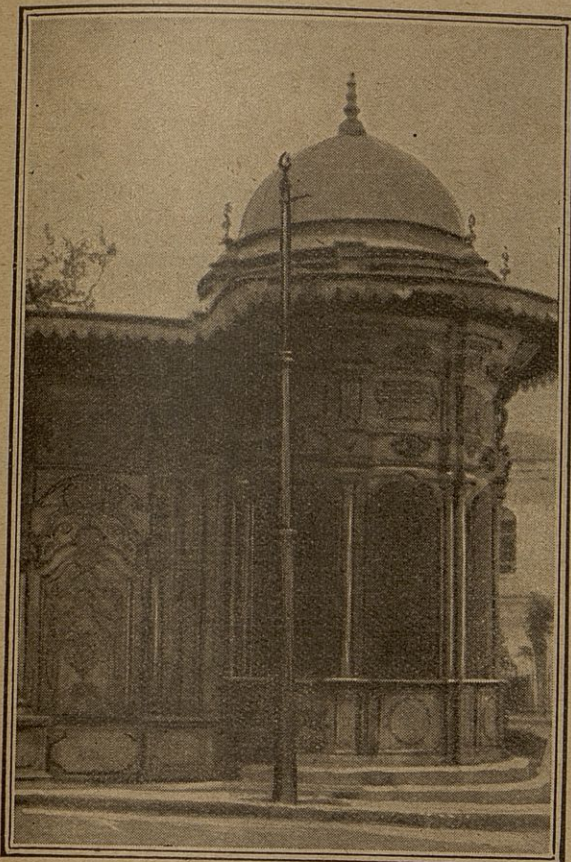


En se retirant devant le flot des armées austro-allemandes, les Russes ont détruit tout ce qui aurait été de quelque utilité à l'ennemi : usines, routes, ponts, voies ferrées. On voit ici l'incendie d'une grande gare de Pologne.

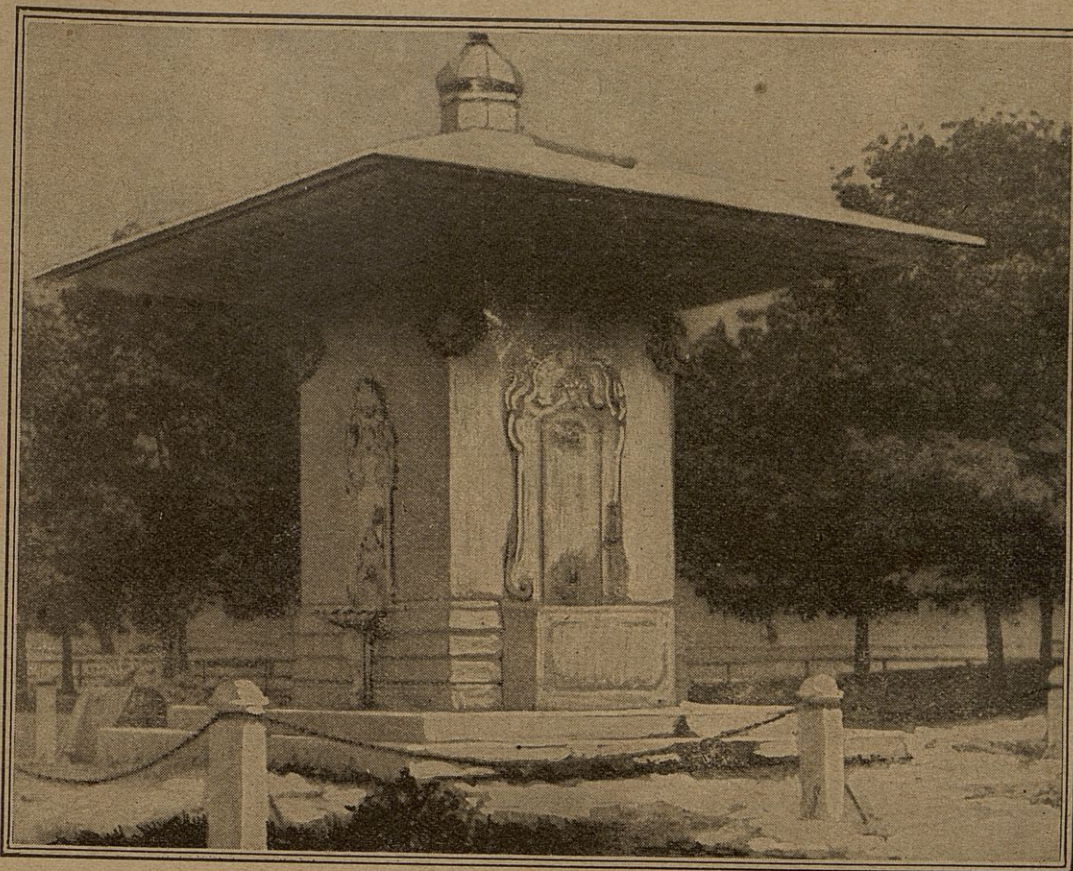


La retraite des armées russes s'est accomplie en Pologne avec une méthode et une sûreté qui ont fait l'admiration du monde entier. Trop pressés par l'ennemi, nos alliés se retournaient et donnaient de terribles coups de boutoir. L'aspect de cette colonne d'infanterie qui va renforcer une arrière-garde montre que les soldats russes n'avaient rien perdu de leur discipline et de leur solidité ; on les voit partant au feu avec la même allure tranquille et martiale qu'ils auraient pour aller à la parade ; dans tous les corps à corps qu'ils ont eus avec l'infanterie allemande, leur supériorité s'est manifestée glorieusement.

LA « KULTUR » A CONSTANTINOPLE



FONTAINE DES BAINS DE MAHOMET



FONTAINE DES EAUX DOUCES D'ASIE

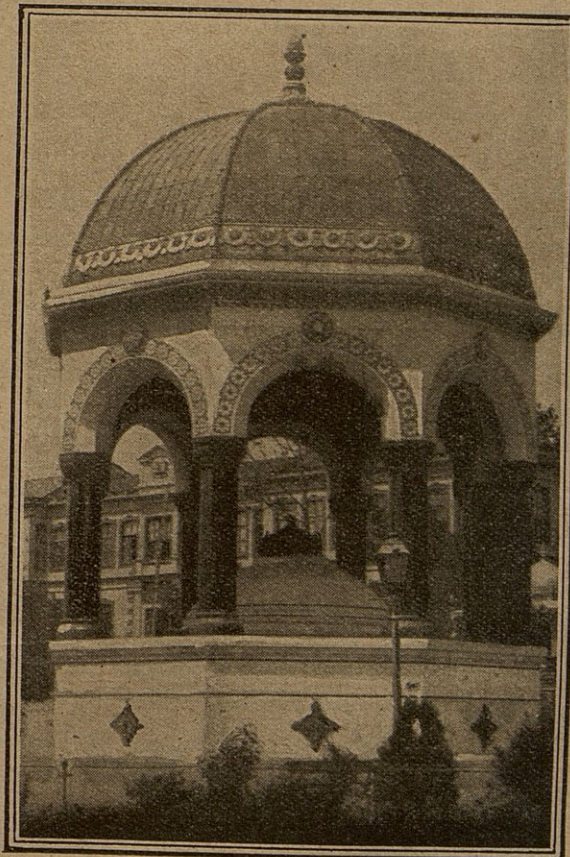
Le sultan du Nord, Mohamed Hadji Guilhioun, plus connu cependant sous le nom de Guillaume II, persuadé que les petits cadeaux entretiennent l'amitié, a envoyé à Constantinople, pour être suspendue dans la mosquée de Saladin, une lampe orientale sortie des manufactures berlinoises. Les artistes du monde entier ont frémi d'un effroi sacré à l'idée de ce produit boche s'étalant au milieu des fins chefs-d'œuvre de l'art et de l'architecture ottomans.

D'ailleurs ce n'est pas le premier attentat commis par Guillaume II à l'esthétique orientale. En voici le plus remarquable exemple.

Parmi les sujets d'admiration que Constantinople offre aux touristes sont les fontaines publiques de la ville. Leur grâce, leur élégance, la variété de leurs inimitables beautés constituent d'éclatants témoignages du génie des artistes arabes de toutes les époques. Or, après son dernier voyage à Constantinople, Guillaume II eut la vanité de vouloir éterniser le souvenir de son passage. Il fit ériger une fontaine sur ses plans. Et maintenant sur la plus noble place, sur l'emplacement vénéré de l'ancien hippodrome, se dresse l'atrocité germanique que nous reproduisons. Il suffit de comparer cette lourdeur, ce hideux agrandissement de casque prussien à la fine et somptueuse élégance des fontaines arabes, dont nous donnons quelques spécimens, pour constater une fois de plus à quelle dégradation du goût, à quelle décadence des arts, à quelle déchéance de haute intellectualité peut parvenir la fameuse kultur que les Allemands voudraient imposer au monde.



FONTAINE EN MARBRE BLANC DU SULTAN AHMED



FONTAINE DE GUILLAUME II

AUTOUR DE LA GUERRE



Un certain nombre d'infirmières hollandaises arrivent à Paris pour prodiguer leurs soins à nos blessés ; elles débarquent à la gare Saint-Lazare.



Nos aviateurs sont allés jeter des bombes sur Stuttgart, la capitale du Wurtemberg. Voici une vue d'une des places de cette ville.

SUR LE FRONT RUSSE

Les opérations autour de Vilna nous ont fait passer par des émotions chaque jour accrues jusqu'au moment où l'on a appris que l'armée russe qui s'était vaillamment battue devant la capitale de la Lithuanie avait pu échapper à l'encerclement dont les forces de von Hindenburg la menaçaient.

C'est le 19 septembre que les Allemands entrèrent à Vilna ; les Russes, suivant leur méthode, en avaient enlevé depuis plusieurs semaines tout ce qui pourrait être utile à l'ennemi. Mais la prise de la ville, quoique évidemment regrettable, n'était rien auprès de la manœuvre poursuivie par von Hindenburg. Quelques jours auparavant les Allemands avaient, en effet, jeté une masse de cavalerie contre la ligne Vilna-Minsk qui avait coupé la voie ferrée à Viliaki et en même temps une de leurs armées tentait, dans la direction d'Orany, de couper la voie ferrée Vilna-Lida ; la situation devenait sérieuse pour nos alliés.

Vilna était presque encerclée ; elle était assaillie de front par l'armée de von Eichorn ; en amont, l'armée de von Below essayait de forcer les gués de la Vilia pour se rendre maîtresse de la voie Vilna-Minsk. Au sud, l'armée du prince Léopold de Bavière poussait sur la Chara pour couper définitivement toute retraite à l'armée russe.

Grâce à l'héroïque résistance des arrière-gardes de nos alliés, ce plan a été déjoué. Celles-ci ont défendu opiniâtement la région à l'ouest de la ligne Vilna-Lida et c'est par là que s'est effectué le repliement de nos alliés.

En effet, cette armée ne s'est pas retirée vers le sud comme l'espérait Hindenburg ; elle fit retraite vers l'est. Elle tourna le dos à Vilna pour dégager sa ligne. Pendant ce temps, l'armée du prince Léopold de Bavière était rejetée en désordre sur la

rive gauche de la Chara, près de Slonim, par les troupes du général Evert. Ainsi l'armée russe a pu se retirer vers Minsk.

L'effort des Allemands s'est aussitôt porté contre Dunabourg pour traverser la Dunz ; il a attaqué les positions russes avec de grosses masses d'artillerie. Nos alliés, non seulement résistent vigoureusement, mais ils contre-attaquent avec succès vers Lennewarden.

Au centre, l'armée de Mackensen paraît embourbée dans les marais du Pripet ; sa progression a été presque nulle ces derniers temps ; elle n'a guère avancé au delà de Pinsk.

Au sud, le général Ivanof continue la série de ses succès contre les Autrichiens et les Allemands qui les encadrent.

A Derajno, le 17 septembre, les Russes ont bousculé l'ennemi, lui ont enlevé des mitrailleuses et ont fait plus de trois mille prisonniers. Toutes les contre-attaques dans la région de Rovno étaient enrayées.

Le lendemain, l'ennemi était encore repoussé au sud de Derajno ; les Russes s'emparaient d'un drapeau, faisaient prisonniers huit cents hommes avec le commandant du 8^e régiment impérial ; un peu plus loin, l'ennemi était de nouveau battu au sud du village de Tsoumané et perdait dix-huit cents prisonniers.

Ces affaires ont causé des pertes sensibles aux austro-allemands. L'état-major russe évalue à 70.000 le nombre des prisonniers faits en Volhynie.

Si les pertes ont été lourdes à l'extrémité sud de l'immense front pour les armées austro-allemandes, la bataille de Vilna et les combats autour de Dunabourg ont coûté cher aux Allemands ; d'après des évaluations faites par des critiques militaires, les armées de von Hindenburg n'auraient pas perdu moins de trois cent mille hommes sur cette partie du front en un mois d'opérations.

Les effectifs allemands pourront-ils supporter longtemps de pareils sacrifices ?

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs

au Document le plus intéressant.

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 49, a été décernée, par le Jury du PAYS DE FRANCE, au document paru au haut de la page 13 de ce fascicule et intitulé "les Fantaisies de l'Avion".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

NOTA. — Les documents destinés au PAYS DE FRANCE (clichés, pellicules ou épreuves) doivent être adressés, 2, 4 et 6, boulevard Poissonnière, accompagnés du nom de l'auteur du document et d'une légende explicative sur la scène ou le site représentés.

Toutes les photographies que publie le "PAYS DE FRANCE" sont la reproduction exacte de la vérité ; On n'y trouve ni adaptation, ni truquage photographique d'aucune sorte.

CONCOURS DE « L'ART A LA GUERRE » DOTÉ DE CENT PRIX

Dans les numéros 47 et 49 nous avons publié le règlement et la liste des prix affectés au concours qu'organise LE PAYS DE FRANCE. Nous résumons ci-après ce qu'il y a lieu de faire pour y prendre part.

- 1° S'inscrire par une lettre adressée au PAYS DE FRANCE et indiquant le nombre d'objets présentés au concours afin de recevoir, par retour du courrier, un nombre égal de fiches de renseignements.
- 2° Dès réception de ces fiches, les remplir en se conformant strictement aux indications qui y sont portées, puis les retourner au PAYS DE FRANCE.
- 3° Adresser en même temps au PAYS DE FRANCE les objets présentés au concours en ayant soin de fixer à chaque objet une étiquette portant le nom et l'adresse du concurrent.

C'est à dessein que le règlement du concours a stipulé qu'il s'agissait d'OBJETS, afin de laisser à nos poilus la plus grande latitude dans leurs envois. C'est ainsi que les OBJETS LES PLUS DIVERS, les CROQUIS, DESSINS, TABLEAUX, MOULAGES, etc., seront admis au concours et à l'exposition.

AVIS IMPORTANT. — L'envoi des fiches de renseignements et des objets ne doit pas être fait plus tard que le 10 OCTOBRE.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915

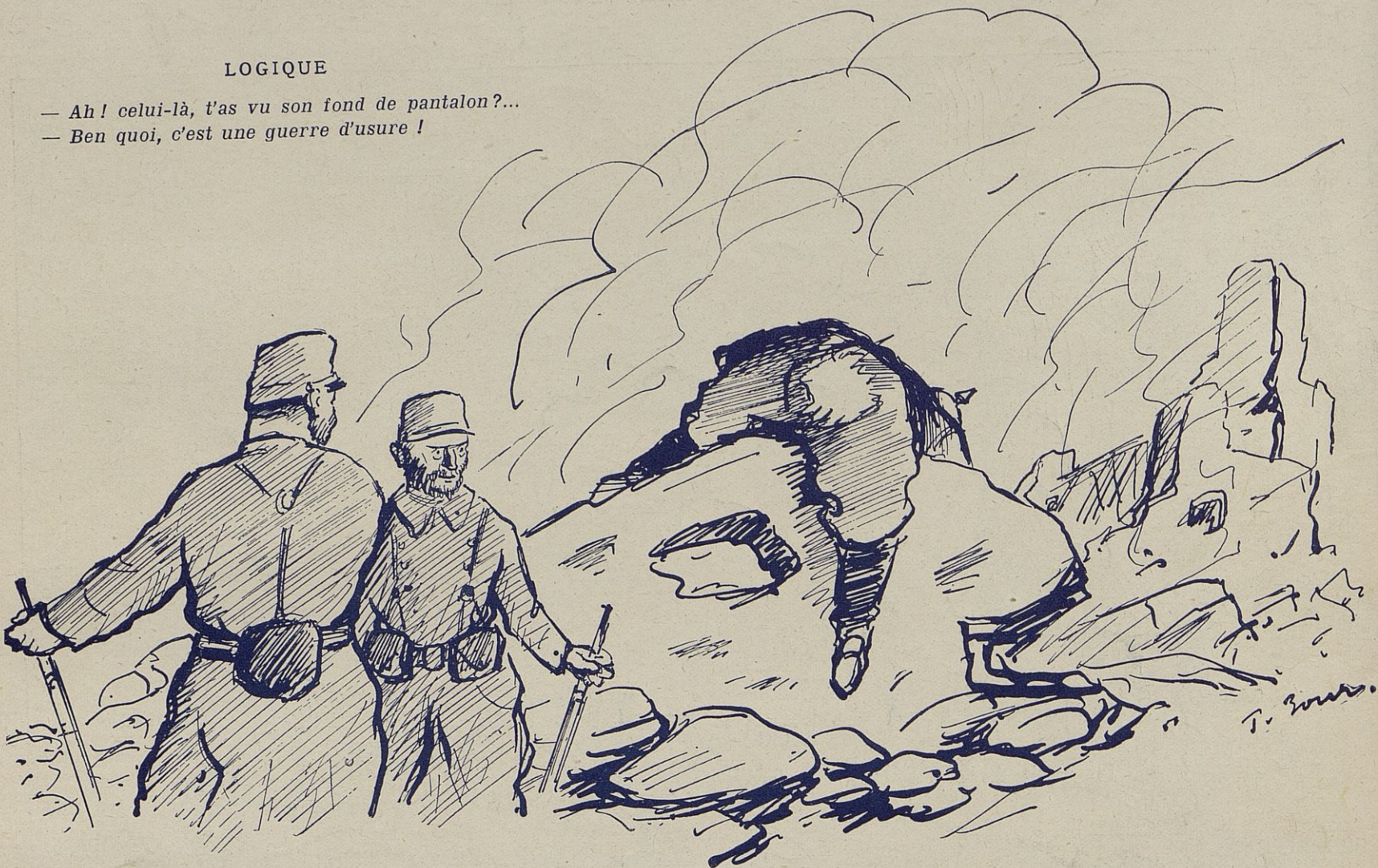


LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

La Guerre en Caricatures

LOGIQUE

- Ah ! celui-là, t'as vu son fond de pantalon?...
- Ben quoi, c'est une guerre d'usure !



CIRCONSTANCES ATTÉNUANTES

- Vous êtes accusé de vol à main armée?...
- Mon général voudra bien tenir compte que je reviens du front et que j'ai fait sept mois d'occupation en Belgique...